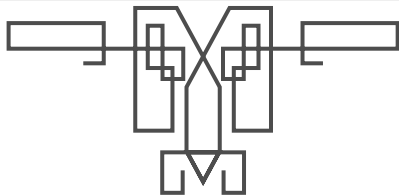


**IMAGINATIF
SYNCHRONÉ**

**ONTOLOGIQUE
MYSTIQUE**

N.U.I.E 2025



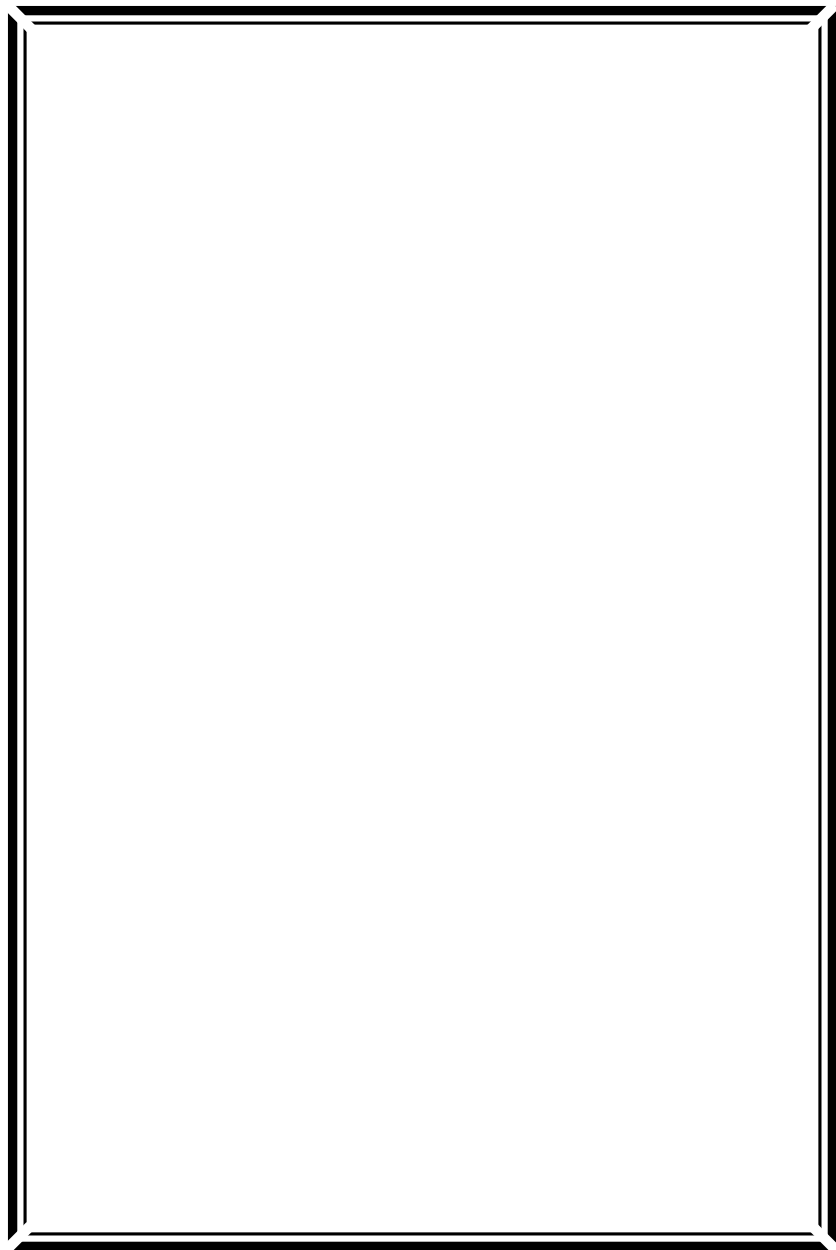


TABLE DES MATIÈRES

LE CHEMIN QU'ON NE PREND PAS	4
LE PARRICIDE	5
SUR UN MARBRE BRISÉ	9
ALICE, DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR	10
LA MATIÈRE	12
LA RÉVOLTE	13
GRANDS FONDS.....	14
FRANKENSTEIN	16
RAPPORT MINORITAIRE	23
PHILOSOPHIE DE L'AMEUBLEMENT	29
LE MASQUE DE LA MORT ROUGE.....	36
LES MÉTAMORPHOSES	42
LES VOYAGES DE GULLIVER.....	51
LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.....	60
HISTOIRE ET CHRONOLOGIE DU NECRONOMICON..	73
L'APPEL DE CTHULHU	75
LE PARADIS PERDU	79
HYPÉRION	82
MAIN DE GLOIRE.....	92
LE PROPHÈTE.....	94

LE CHEMIN QU'ON NE PREND PAS

Robert Frost 1916

Deux chemins se séparaient dans un bois doré ;
Regrettant de ne pouvoir tous deux les emprunter,
Et d'être seul à voyager, je restais là
Et j'en suivis un aussi loin que possible du regard
Jusqu'à sa courbe du sous-bois.
Puis je pris l'autre, juste comme ça,
Offrant peut-être l'avantage
D'une herbe qui demandait qu'on la foulât,
Et bien qu'en cet endroit, mon passage
Les eût vraiment laissés à leur semblable état,
Et les deux s'étiraient pareillement ce matin
Sous des feuilles qu'aucun pas n'avait noircies.
Ah, je gardais l'autre pour un jour prochain !
Mais sachant comment nous emmène un chemin,
Je doutais de jamais pouvoir revenir.
Je conterai ceci dans la paix,
Quelque part, d'ici quelque temps :
Deux chemins s'offraient à moi, et là,
J'ai suivi celui qu'on ne prenait pas,

Et j'ai compris toute la différence.

LE PARRICIDE

La Légende des siècles, Victor Hugo, 1859

Un jour, Kanut, à l'heure où l'assoupissement
Ferme partout les yeux sous l'obscur firmament,
Ayant pour seul témoin la nuit, l'aveugle immense,
Vit son père Swéno, vieillard presque en démente,
Qui dormait, sans un garde à ses pieds, sans un chien ;
Il le tua, disant : « Lui-même n'en sait rien. »
Puis il fut un grand roi.

Toujours vainqueur, sa vie
Par la prospérité fidèle fut suivie ;
Il fut plus triomphant que la gerbe des blés ;
Quand il passait devant les vieillards assemblés,
Sa présence éclairait ces sévères visages ;
Par la chaîne des mœurs pures et des lois sages
À son cher Danemark natal il enchaîna
Vingt îles, Fionie, Arnhout, Folster, Mona ;
Il bâtit un grand trône en pierres féodales ;
Il vainquit les Saxons, les Pictes, les Vandales,
Le Celte, et le Borusse, et le Slave aux abois,
Et les peuples hagards qui hurlent dans les bois ;
Il abolit l'horreur idolâtre, et la rune,
Et le menhir féroce où le soir, à la brune,
Le chat sauvage vient frotter son dos hideux ;
Il disait en parlant du grand César : « Nous deux ; »
Une lueur sortait de son cimier polaire ;
Les monstres expiraient partout sous sa colère ;
Il fut, pendant vingt ans qu'on l'entendit marcher,
Le cavalier superbe et le puissant archer ;
L'hydre morte, il mettait le pied sur la portée ;
Sa vie, en même temps bénie et redoutée,
Dans la bouche du peuple était un fier récit ;
Rien que dans un hiver, ce chasseur détruisit
Trois dragons en Écosse, et deux rois en Scanie ;

Il fut héros, il fut géant, il fut génie ;
Le sort de tout un monde au sien semblait lié ;
Quant à son parricide, il l'avait oublié.
Il mourut. On le mit dans un cercueil de pierre ;
Et l'évêque d'Aarhus vint dire une prière,
Et chanter sur sa tombe un hymne, déclarant
Que Kanut était saint, que Kanut était grand,
Qu'un céleste parfum sortait de sa mémoire,
Et qu'ils le voyaient, eux, les prêtres, dans la gloire,
Assis comme un prophète à la droite de Dieu.

Le soir vint ; l'orgue en deuil se tut dans le saint lieu ;
Et les prêtres, quittant la haute cathédrale,
Laissèrent le roi mort dans la paix sépulcrale.
Alors il se leva, rouvrit ses yeux obscurs,
Prit son glaive, et sortit de la tombe, les murs
Et les portes étant brumes pour les fantômes ;
Il traversa la mer qui reflète les dômes
Et les tours d'Altona, d'Aarhus et d'Elseneur ;
L'ombre écoutait les pas de ce sombre seigneur ;
Mais il marchait sans bruit étant lui-même un songe ;
Il alla droit au mont Savo que le temps ronge,
Et Kanut s'approcha de ce farouche aïeul,
Et lui dit : « Laisse-moi, pour m'en faire un linceul,
Ô Montagne Savo que la tourmente assiège,
Me couper un morceau de ton manteau de neige. »
Le mont le reconnut et n'osa refuser.
Kanut prit son épée impossible à briser,
Et sur le mont, tremblant devant ce belluaire,
Il coupa de la neige et s'en fit un suaire ;
Puis il cria : « Vieux mont, la mort éclaire peu ;
De quel côté faut-il aller pour trouver Dieu ? »
Le mont au flanc difforme, aux gorges obstruées,
Noir, triste dans le vol éternel des nuées,
Lui dit : « Je ne sais pas, spectre ; je suis ici. »
Kanut quitta le mont par les glaces saisi ;

Et, le front haut, tout blanc dans son linceul de neige,
Il entra, par delà l'Islande et la Norvège,
Seul dans le grand silence et dans la grande nuit ;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit ;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité fantôme ;
Il vit l'infini, porche horrible et reculant
Où l'éclair, quand il entre, expire triste et lent,
L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir ; les Ténèbres ;
Là, pas d'astre ; et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard ;
Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde ;
Il avança disant : « C'est la tombe ; au delà
C'est Dieu. » Quand il eut fait trois pas, il appela ;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit : sous son blême suaire
Kanut continua d'avancer ; la blancheur
Du linceul rassurait le sépulcral marcheur ;
Il allait ; tout à coup, sur son livide voile
Il vit poindre et grandir comme une noire étoile ;
L'étoile s'élargit lentement, et Kanut,
La tâtant de sa main de spectre, reconnut
Qu'une goutte de sang était sur lui tombée ;
Sa tête, que la peur n'avait jamais courbée,
Se redressa ; terrible, il regarda la nuit,
Et ne vit rien ; l'espace était noir ; pas un bruit ;
« En avant ! » dit Kanut levant sa tête fière ;
Une seconde tache auprès de la première
Tomba, puis s'élargit ; et le chef cimbrien
Regarda l'ombre épaisse et vague, et ne vit rien ;
Comme un limier à suivre une piste s'attache,
Morne, il reprit sa route ; une troisième tache
Tomba sur le linceul. Il n'avait jamais fui ;
Kanut pourtant cessa de marcher devant lui,

Et tourna du côté du bras qui tient le glaive ;
Une goutte de sang, comme à travers un rêve,
Tomba sur le suaire et lui rougit la main ;
Pour la seconde fois il changea de chemin,
Comme en lisant on tourne un feuillet d'un registre,
Et se mit à marcher vers la gauche sinistre ;
Une goutte de sang tomba sur le linceul ;
Et Kanut recula, frémissant d'être seul,
Et voulut regagner sa couche mortuaire ;
Une goutte de sang tomba sur le suaire ;
Alors il s'arrêta livide, et ce guerrier,
Blême, baissa la tête et tâcha de prier ;
Une goutte de sang tomba sur lui. Farouche,
La prière effrayée expirant dans sa bouche,
Il se remit en marche ; et, lugubre, hésitant,
Hideux, ce spectre blanc passait ; et, par instant,
Une goutte de sang se détachait de l'ombre,
Implacable, et tombait sur cette blancheur sombre.
Il voyait, plus tremblant qu'au vent le peuplier,
Ces taches s'élargir et se multiplier ;

Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieux funèbres !
Leur passage rayait vaguement les ténèbres ;
Ces gouttes, dans les plis du linceul, finissant
Par se mêler, faisaient des nuages de sang ;
Il marchait, il marchait ; de l'insondable voûte
Le sang continuait à pleuvoir goutte à goutte,
Toujours, sans fin, sans bruit, et comme s'il tombait
De ces pieds noirs qu'on voit la nuit pendre au gibet ;
Hélas ! qui donc pleurerait ces larmes formidables ?
L'infini. Vers les cieux, pour le juste abordables,
Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
Kanut s'avançait, pâle et ne regardant plus ;
Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée

Sous laquelle passait un jour mystérieux ;
Alors sur son linceul il abaissa les yeux ;
C'était l'endroit sacré, c'était l'endroit terrible ;
On ne sait quel rayon de Dieu semble visible ;
De derrière la porte on entend l'hosanna.

Le linceul était rouge et Kanut frissonna.

Et c'est pourquoi Kanut, fuyant devant l'aurore
Et reculant, n'a pas osé paraître encore
Devant le juge au front duquel le soleil luit ;
C'est pourquoi ce roi sombre est resté dans la nuit,
Et, sans pouvoir rentrer dans sa blancheur première,
Sentant, à chaque pas qu'il fait vers la lumière,
Une goutte de sang sur sa tête pleuvoir,
Rôle éternellement sous l'énorme ciel noir.

SUR UN MARBRE BRISÉ

Les Trophées, José-Maria de Heredia, 1893

La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes ;
Car, dans ce bois inculte, il chercherait en vain
La Vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.
Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Silvain,
A son front mutilé tordent leurs vertes cornes.
Vois. L'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or ;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge ;
Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

ALICE, DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

JASEROQUE

traduction de Henri Parisot, 1946

Il était reveneure ; les slictueux toves
Gyraient sur l'alloinde et vriblait :
Tout flivoreux allaient les borogoves ;
Les verchons fourgus bourniflaient

« Prends garde au Jabberwock, mon fils!
A sa gueule qui mord, à ses griffes qui happent!
Gare à l'oiseau Jujube, et laisse
En paix le frumieux Bandersnatch! »

Le jeune homme, ayant pris sa vorpaline épée,
Cherchait longtemps l'ennemi manziquais...
Puis, arrivé près de l'Arbre Tépé,
Pour réfléchir un instant s'arrêtait.

Or, comme il ruminait de suffêches pensées,
Le Jabberwock, l'œil flamboyant,
Ruginiflant par le bois touffeté,
Arrivait en barigoulant.

Une, deux! Une, deux! D'outre en outre!
Le glaive vorpalin virevolte, flac-vlan!
Il terrasse le monstre, et, brandissant sa tête,
Il s'en retourne galomphant.

JABBERWOCKY

'Twas brillig, and the slithy toves
Did gyre and gimble in the wabe:
All mimsy were the borogoves,
And the mome raths outgrabe.

«Beware the Jabberwock, my son!
The jaws that bite, the claws that catch!
Beware the Jubjub bird, and shun
The frumious Bandersnatch!»

He took his vorpal sword in hand:
Long time the manxome foe he sought
— So rested he by the Tumtum tree,
And stood awhile in thought.

And, as in uffish thought he stood,
The Jabberwock, with eyes of flame,
Came whiffling through the tulgey wood,
And burbled as it came!

One, two! One, two! And through and through
The vorpal blade went snicker-snack!
He left it dead, and with its head
He went galumphing back.

«And hast thou slain the Jabberwock?
Come to my arms, my beamish boy!
O frabjous day! Callooh! Callay!»
He chortled in his joy.

'Twas brillig, and the slithy toves
Did gyre and gimble in the wabe:
All mimsy were the borogoves,
And the mome raths outgrabe.

LA MATIÈRE

Le Poème de l'âme, Louis Janmot, 1881

Je suis la grande souveraine
Que la foule sait vénérer,
La seule que la race humaine
Reconnaisse sans murmurer,
Et toujours prête à m'adorer,
En baisant la main qui l'enchaîne.
De toute gêne et de tout frein
Elle sait que je la délîe,
Ou du moins qu'elle les oublie
Lorsque je l'endors sur mon sein.
Quel qu'il soit, fût-il presque un ange,
Malheur à qui veut me dompter !
Il vient un jour où je me venge,
Car cette main sait souffleter.
La Raison, bien loin de me nuire,
A fait alliance avec moi,
Et ceux qu'elle tient à conduire
Sont les esclaves de ma loi.
Alors qu'elle devient déesse
Et veut trôner sur les autels,
C'est sous mes traits qu'elle s'empresse
De se dévoiler aux mortels.
Grâce aux sociétés occultes,
Aux pouvoirs par elles séduits,
Tous les temples des autres cultes
Me sont livrés ou sont détruits.

LA RÉVOLTE

Le Poème de l'âme, Louis Janmot, 1881

J'ai pour augmenter tes fidèles
Mille moyens de persuasion :
Je commence par la prison,
Mais mes armes habituelles
Pour convaincre les plus rebelles
Sont le fer, le feu, le poison.
Avec un seul mot je soulève
Les masses au cœur indompté :
Ce mot, plus puissant que le glaive,
Est celui de la liberté.
Elles ont demandé justice,
Et le sang par elles versé
Doit consolider l'édifice
Depuis trois siècles commencé.
Le Dogme, épave mutilée,
Ne peut plus se tenir debout,
Et, dès la première mêlée,
Il recevra le dernier coup.
Avec lui meurt tout privilège
De naissance et de droit divin ;
Le vieux rempart qui les protège
N'est plus qu'un simulacre vain.
Pour les défendre il gronde, il tonne,
Avec des armes de rebut,
Qui ne peuvent toucher le but,
Et ne font plus peur à personne.

GRANDS FONDS

Plasmas, Céline Minard, 2021

La tempête est l'ordinaire de la Frontière. On ne l'attend pas, elle est là, capricieuse et constante. Pas une saison ne passe pourtant sans une accalmie soudaine, inexplicable, qui laisse la forêt tout à coup sourde, les thalles ballant contre les stipes, les flotteurs immobiles, aux trois quarts émergés. La surface pèse alors de tout son poids et diffuse sa menace fantôme le long des tiges jusqu'aux rochers, jusqu'au sable. Elle s'insinue dans les cavernes, pénètre dans les failles, s'étire sur les fonds et soumet l'ensemble des guildes au calme terrifiant.

Chacun s'observe alors dans la gelée originaire, chacun rendu à ses limites, dépouillé des astuces du mouvement, n'occupant plus du monde que son propre corps, sans développement ni puissance. Des ouïes s'ouvrent et se ferment lentement, les yeux clignotent au ralenti, se fendent ou se figent, une dorsale ondule discrètement, une bouche se clôt, un bras se pose. La forêt entière retient son souffle.

La canopée s'est tue, rien ne filtre d'en haut. Les algues brunes, atones, ne transmettent plus que ronde lumineuse sous sa forme la plus simple, et l'essentiel de ce qu'elle sait faire, pénétrer, baigner, envahir, elle le fait alors d'une pièce, sans un chatolement distinctif, sans une manœuvre ni une once de séduction. C'est une force souveraine qui s'impose partout et complètement, à laquelle aucune résistance ne peut être opposée. Une force qui plaque et qui tourne autour d'un moyeu incommensurable, dont l'unique direction et la vitesse strictement fixe ne laisseront rien dans l'ombre.

Tous les vivants, durant ces répits redoutables, peuvent se considérer les uns les autres dans leurs moindres détails, au fond de leur cachette, dans leurs coquilles, leurs grottes, leurs fissures, au sein de la colonne, au fil de la surface, où qu'ils soient, ils étincellent, révélés. Crus et nus dans leur peau, un instant désœuvrés, ils voient de leurs yeux, dans leurs formes, l'unique fonction à laquelle ils sont dévolus. Comme des flèches en suspens dans une matière subitement compressée, ils aperçoivent au travers de chaque membre du monde la charge impersonnelle, partagée par tous, l'inexorable tâche d'être avant tout des vecteurs de la biomasse.

Certains corps transparents aux orbites proéminentes l'affichent clairement leur vie durant, les méduses voilées, les crevettes superlucides, les tronçons de silicone, s'encombrent de peu d'antennes, de quelques gazes, d'un maquillage sommaire, un liseré de blanc, une paupière tachetée, un plumet de queue, et voyagent découverts, au cœur de la violence primordiale, apparemment désarmés.

Dans ces moments de calme absolu, les gros prédateurs n'échappent pas à l'évidence, ils sont partie intégrée de quelque chose qui les nourrit et les gobe dans le même geste. Ils sont inclus et continuellement digérés. Un requin pyjama en maraude peut implorer sous cette pression inattendue. Dans la tourmente coutumière, il passera par tous les courants, il jouera dans la masse d'eau la plus secouée, il tanguera dans les bourrasques, heureux de la glisse, de son corset cutané, de son odorat, mais dans la glu, à l'arrêt, ses branchies se ferment, son cerveau caille, une bulle coince dans l'armure et il pète.

Lorsque la force inerte embrasse la forêt jusque sur ses fonds sableux, et que les vivants se reconnaissent pour ce qu'ils sont, la stupeur les frappe, il n'y a pas d'événement, ils en restent où ils étaient, au centre, comme autant de petits miroirs, les multiples facettes d'une grosse boule de vie objective, ils brillent. L'espace se remplit de reflets et d'argent inaltérable. Aucun corps dans ces conditions ne trouve l'audace d'évoluer. Mais si l'instant s'éternise, et il le fait, une seule animale parmi tous les autres lui répondra. Sans bouger la moindre ventouse, en usant de sa science, en absorbant la force dans ses chromatophores, en orientant ses réflecteurs, en modulant leur éclat, elle changera d'état en quelques fractions de seconde et meublera l'océan d'une longue chaîne de métamorphoses successives. Hérissée, cornue, brune, couverte de denticules tranchants, un rocher tout à coup dissous en flaque souple, écrasée au sol, adhérente, absorbée par le sable moucheté, indiscernable, aussitôt réapparue en étoile aux branches écartées, zébrées de noir et de blanc, géométrique, deux bras envolés, les autres secoués de flashes colorés, luminescents, rapides, pulsés, puis lisse, plate, terne, résumé en trois fils indépendants, oubliés et divagants, avant de récupérer sa tête, une baudruche énorme, un siphon jaune, deux yeux latéraux, et de jaillir comme un éclair dans un ciel noir d'été, embrouillant sa traîne d'un nuage de pseudo-formes instables.

La tempête n'a pas besoin de reprendre, elle est passée. La sidération a quitté les corps, ils retrouvent leurs réflexes et leurs appétits, électrisés par la démonstration. La poulpe est cachée. La poulpe s'est ouverte en parapluie, s'est fermée sur un crabe dont elle broie la carapace, son bec est dur, la poulpe a plané sur le fond, s'est accrochée, s'est enfoncée dans un terrier, s'est enroulée dans les herbes, son corps est liquide, la poulpe s'est évanouie.

FRANKENSTEIN OU LE PROMÉTHÉE MODERNE

Mary Shelley, 1831

CHAPITRE IV.

Ce fut en novembre, pendant une nuit affreuse, que je vis l'accomplissement de mes travaux. Dans une inquiétude voisine de l'agonie, je rassemblai autour de moi les instrumens propres à donner la vie, pour introduire une étincelle d'existence dans cette matière inanimée qui était à mes pieds. L'airain avait déjà sonné la première heure après minuit ; la pluie battait, avec un sifflement horrible, contre mes fenêtres ; ma lumière était près de s'éteindre, lorsqu'à cette lueur vacillante, je vis s'ouvrir l'œil jaune et stupide de la créature : elle respira avec force, et ses membres furent agités d'un mouvement convulsif.

Comment décrire ce que j'éprouvai à cette vue, ou comment peindre le malheureux dont la formation m'avait coûté tant d'efforts, de peines, et de soins ? Ses membres étaient d'une juste proportion, et les traits que je lui avais donnés n'étaient pas moins beaux. Beaux !... grand Dieu ! sa peau jaune couvrait à peine le système des muscles et des artères : sa chevelure flottante était d'un noir brillant ; ses dents étaient blanches comme des perles ; mais ces avantages ne formaient qu'un contraste plus horrible avec des yeux insipides, qui paraissaient presque de la même couleur que leurs blanches et sombres orbites ; une peau ridée, et des lèvres noires et serrées l'une contre l'autre. Les différens événemens de la vie ne sont pas aussi variables que les sensations du cœur humain. Je n'avais pas cessé de travailler pendant près de deux

ans, dans le seul but de donner l'être à un corps inanimé. Dans cette vue, j'avais négligé mon repos et ma santé : j'avais désiré atteindre ce but avec une ardeur immodérée ; et, maintenant que j'y étais parvenu, la beauté du rêve s'évanouit ; mon cœur se remplit d'une horreur et d'un dégoût affreux. N'ayant pas la force de soutenir la vue de l'être que j'avais créé, je sortis de mon laboratoire, et me promenai long-temps en parcourant ma chambre en tous sens, et sans songer au sommeil. Enfin, la fatigue succéda à mon agitation, et je me jetai sur mon lit pour chercher, pendant quelques momens, l'oubli de ma situation. Ce fut en vain : je dormis pourtant ; mais je fus troublé par les rêves les plus effrayans. Je crus voir Élisabeth, brillante de santé, se promener dans les rues d'Ingolstadt. Charmé et surpris, je l'embrassai ; en imprimant mon premier baiser sur ses lèvres, je les vis devenir livides comme la mort ; je vis ses traits changer, et je crus tenir entre mes bras le cadavre de ma mère. Elle était couverte d'un linceuil, dans les plis duquel je voyais ramper les vers du tombeau. Je m'éveillai saisi d'horreur ; une sueur froide couvrait mon front ; mes dents claquaient les unes contre les autres ; et tous mes membres étaient en convulsion, lorsqu'à la clarté faible et jaunâtre de la lune qui donnait sur les croisées, je distinguai le malheureux..., le misérable monstre que j'avais créé. Il tenait les rideaux du lit ; et ses yeux, si je puis les appeler ainsi, étaient fixés sur moi. Sa bouche s'ouvrit, et il fit entendre quelques sons inarticulés, en faisant des grimaces affreuses. Peut-être avait-il parlé ; mais je n'entendis pas ; il étendit une main, sans doute pour me retenir, mais j'échappai, et descendis précipitamment les escaliers. Je me réfugiai dans la cour de la maison, où je passai le reste de la nuit à me promener en long et en large dans la plus grande agitation, prêtant attentivement et avec crainte l'oreille au moindre bruit, comme s'il m'annonçait l'approche du démon à qui j'avais si malheureusement donné la vie.

Ah ! quel mortel pourrait soutenir l'horreur de cette situation ! Une momie à qui on rendrait l'âme, ne serait pas aussi hideuse que ce monstre. Je l'avais observé lorsqu'il n'était pas encore achevé : il était laid alors ; mais, lorsque les muscles et les articulations purent se mouvoir, il devint si horrible, que le Dante lui-même n'aurait pu l'imaginer.

Je passai la nuit dans des transes cruelles. Tantôt mon pouls battait si vite et avec tant de violence, que je sentais la palpitation

de tous les artères ; tantôt je succombais presque de langueur et de faiblesse. Saisi d'horreur, je compris avec amertume combien je m'étais abusé : les rêves, dont je m'étais bercé si long-temps et avec tant de plaisir, étaient maintenant devenus un tourment pour moi. Comment n'aurais-je pas éprouvé ce tourment ? Mon changement fut si rapide ; mes espérances furent si cruellement déçues en tous points !

Le jour commença enfin à paraître ; le temps était sombre et pluvieux. Cependant, mes yeux découvrirent l'église d'Ingolstadt, ses blancs clochers, et l'horloge qui marquait six heures. Le gardien ouvrit les portes de la cour qui avait été mon asile pendant la nuit : je sortis dans les rues ; je me mis à les parcourir avec précipitation, comme si je cherchais à éviter le misérable, et en tremblant de le rencontrer à chaque détour de rue. Je n'osais retourner à l'appartement que j'habitais ; et je me sentais entraîné avec une vitesse prodigieuse, quoique trempé par la pluie qui tombait à verse d'un ciel noir et couvert.

Je continuai pendant quelque temps à marcher ainsi, essayant, par l'exercice du corps, de me soulager du poids qui accablait mon esprit. Je traversais les rues sans savoir où j'étais, ni ce que je faisais. Mon cœur palpitait de frayeur, et je marchais à pas irréguliers, sans oser regarder autour de moi :

Semblable à celui qui, en se promenant sur une route solitaire, est saisi de crainte et d'horreur, et qui, après s'être une seule fois retourné, presse le pas et n'ose plus détourner la tête ; il craint qu'un ennemi effrayant ne marche derrière lui.

En continuant ainsi ; j'arrivai enfin devant une auberge où descendaient ordinairement les voitures et les diligences. Je m'y arrêtai machinalement, et je restai pendant quelques minutes les yeux fixés sur une voiture qui arrivait par l'autre bout de la rue, et qui, en s'approchant, me parut être la diligence Suisse : elle s'arrêta à l'endroit même où j'étais ; et, dès que la portière fut ouverte, je vis Henri Clerval, qui, en m'apercevant, s'élança dans mes bras. « Mon cher Frankenstein, s'écria-t-il, que je suis content de te voir ! que je suis heureux de te rencontrer ici au moment même de mon arrivée » !

Rien ne put égaler le plaisir que j'éprouvai à la vue de Clerval ; sa présence reportait toutes mes pensées vers mon père, Élisabeth, et toutes ces scènes domestiques dont le souvenir m'était si doux. Je tenais

sa main ; et, dans un moment, j'oubliai mes tourmens et mon malheur ; j'éprouvai tout à coup, et pour la première fois depuis plusieurs mois, une joie calme et sereine. J'accueillis mon ami de la manière la plus cordiale ; et nous nous dirigeâmes vers mon collègue. Clerval me parla pendant quelque temps de nos amis communs, et me dit combien il se félicitait d'avoir obtenu de venir à Ingolstadt. « Tu peux facilement, me dit-il, t'imaginer les efforts que j'ai dû employer, pour persuader à mon père qu'il n'était pas nécessaire à un négociant de ne connaître absolument que la tenue des livres ; vraiment je ne me flatte pas d'avoir ébranlé son incrédulité ; car sa réponse, constante à mes sollicitations, était toujours celle du maître d'école Hollandais dans le ministre de Wakefield : (j'ai 10,000 florins de rentes sans savoir le Grec, et cela ne m'empêche pas d'en jouir de bon cœur). Mais son affection pour moi a triomphé enfin de son mépris pour l'instruction ; et il m'a permis d'entreprendre un voyage de découverte dans le pays de la science ».

V - Un de mes premiers devoirs fut de présenter Clerval à plusieurs professeurs de l'université. En agissant ainsi, je suivis une sorte d'usage qui m'était pénible, et qui convenait mal aux souffrances dont mon cœur avait été déchiré. Depuis la nuit fatale qui avait été témoin de la fin de mes travaux, et du commencement de mes malheurs, j'avais conçu une violente antipathie contre le nom même de la philosophie naturelle. Bien plus : dans un état complet de santé, la vue d'un instrument d'alchimie était capable de renouveler toutes mes agitations nerveuses. Henry s'en était aperçu, et avait fait disparaître tous mes appareils. Il avait aussi voulu que je quittasse mon appartement ; car il avait remarqué que j'évitais d'aller dans la chambre qui m'avait auparavant servi de laboratoire. Mais tous les soins de Clerval furent perdus au moment où j'allai rendre visite aux professeurs. M. Waldman me mit à la torture, en louant avec bonté et chaleur mes progrès étonnans dans les sciences. Il ne tarda pas à voir que cette conversation me gênait ; mais, n'en devinant pas la véritable cause, il l'attribua à la modestie, et cessa de vanter mes progrès, pour parler de la science elle-même, avec le désir bien évident que je me misse à en parler. Que pouvais-je faire ? il voulait me plaire, et il me tourmentait. Je souffrais comme s'il avait placé, un à un devant moi, ces instrumens qui devaient

servir dans la suite à me conduire à une mort lente et cruelle. Je souffrais de ce qu'il disait, sans oser montrer la peine que j'éprouvais. Clerval, qui était toujours si prompt à discerner les sensations des autres, détourna la conversation, en alléguant pour excuse son ignorance complète, et donna à la conversation un tour plus général. Je remerciai mon ami du fond de mon cœur, mais je ne parlai pas. Je vis clairement qu'il était surpris, mais il n'essaya jamais de m'arracher mon secret ; et, quoique je l'aimasse avec un mélange d'affection et de respect qui ne connaissaient pas de bornes, je ne pouvais cependant me décider à lui confier l'événement qui était si souvent présent à ma mémoire, mais dont je craignais d'imprimer trop profondément le souvenir à un autre.

M. Krempe ne fut pas aussi docile ; et, dans mon état de sensibilité excessive, ses éloges brusques et grossiers me firent même plus de mal que la bienveillante approbation de M. Waldman. « Savant collègue ! s'écria-t-il ; je vous assure, M. Clerval, qu'il nous a tous surpassés. Oui ; regardez-moi si cela vous plaît, mais ce que je dis n'en est pas moins vrai. Un jeune homme qui, il y a quelques années, croyait en Cornelius Agrippa, aussi fermement qu'en l'Évangile, s'est maintenant mis à la tête de l'université ; et s'il n'est bientôt à bas, nous ne pourrons tenir à côté de lui. — Allons, allons, continua-t-il, en voyant mon air de souffrance, M. Frankenstein est modeste ; c'est une excellente qualité pour un jeune homme. Les jeunes gens doivent se défier d'eux-mêmes, vous savez, M. Clerval ; j'étais comme lui dans ma jeunesse ; mais cela passe bien vite ».

M. Krempe commença alors un éloge de lui-même, qui détourna la conversation d'un sujet qui me causait tant de mal.

Clerval n'aimait nullement la philosophie naturelle. Son imagination était trop vive pour s'arrêter aux minuties de cette science. Sa principale étude était celle des langues ; son but, en s'y adonnant, était d'ouvrir un champ à son instruction, lorsqu'il serait de retour à Genève. Le Persan, l'Arabe et l'Hébreu, furent, après une étude approfondie du Grec et du Latin, l'objet de son application. Quant à moi, à qui la paresse avait toujours été odieuse ; dans le désir de fuir les réflexions, et en haine de mes premières études, j'éprouvai un grand plaisir à être le condisciple de mon ami, et je ne trouvai pas seulement de l'instruction, mais encore des consolations dans les ouvrages des auteurs

Orientaux. Leur mélancolie est brûlante ; et leur bonheur vous élève à une hauteur que je n'avais jamais connue dans l'étude des auteurs des autres pays. En lisant leurs écrits, il semble que la vie s'écoule sous un soleil brûlant et dans un jardin de roses, entre les sourires et les dédains d'une beauté cruelle, et dans un feu qui consume le cœur. Combien diffère la poésie forte et héroïque des Grecs et des Romains !

L'été se passa ainsi, et mon retour à Genève fut fixé pour la fin de l'automne ; mais, retardé pour plusieurs motifs, je fus surpris par l'hiver et la neige, qui rendirent les chemins impraticables, et je remis mon voyage au printemps suivant. Je fus très-affligé de ce retard ; car j'étais impatient de revoir ma ville natale et mes amis. Mon retour n'avait été différé aussi long-temps, que parce que je ne voulais pas laisser Clerval dans une ville étrangère, avant qu'il n'eût fait connaissance avec quelques-uns des habitans. Cependant, l'hiver se passa très-gaîment ; et le printemps, qui fut plus tardif qu'à l'ordinaire, fut aussi plus beau et plus agréable.

Nous étions au mois de mai ; et j'attendais de jour en jour la lettre qui devait fixer la date de mon départ, lorsqu'Henry me proposa de parcourir à pied les environs d'Ingolstadt, pour faire mes adieux au pays que j'avais si long-temps habité. Je me rendis avec plaisir à cette proposition ; j'aimais l'exercice, et j'avais toujours eu Clerval, de préférence, à tout autre, pour m'accompagner dans ces sortes de courses, auxquelles je m'étais accoutumé dans mon pays natal.

Nous passâmes quinze jours à courir d'un côté et d'un autre. Ma santé et mon esprit étaient depuis long-temps rétablis, et s'affermis de jour en jour par l'air pur que je respirais, par l'accroissement naturel de mes forces, et la conversation de mon ami. L'étude m'avait éloigné auparavant de mes condisciples et m'avait rendu insociable ; mais Clerval excitait les dispositions qu'une nature meilleure avait mises dans mon cœur. J'aimai de nouveau les beautés de la nature et l'enjouement des enfans. Excellent ami ! avec quelle sincérité tu m'aimais ! Tu cherchais à élever mon esprit à la hauteur du tien. J'étais miné et affaibli par un travail profond ; mais ta douceur et ton affection ont réchauffé et ranimé mes sens. Je redevins le même qui naguère aimait tout le monde et en était également aimé, qui n'avait ni soucis ni chagrins. Au temps de mon bonheur, la nature inanimée avait

le pouvoir de me jeter dans les sensations les plus délicieuses. J'étais en extase à la vue d'un ciel sans nuages et de la verdure des champs. Il est vrai que la saison dont je parle était admirable ; les fleurs du printemps embellissaient les jardins, pendant que celles d'été étaient près d'éclorre : je n'étais pas troublé par les pensées qui, l'année précédente, m'avaient accablé d'un poids insurmontable, malgré mes efforts pour les éloigner.

Henry se réjouissait de ma gaiété, et partageait sincèrement mes sensations : il s'occupait de m'amuser, et il me rendait compte en même temps des sentimens de son âme. Dans cette occasion, les ressources de son esprit étaient vraiment étonnantes : sa conversation était pleine d'imagination ; et très-souvent, à l'imitation des écrivains Persans et Arabes, il inventait des contes dont les idées et les passions étaient surprenantes. D'autres fois, il récitait mes poèmes favoris, ou proposait des argumens qu'il soutenait avec beaucoup d'esprit.

RAPPORT MINORITAIRE

Philip K. Dick, 1956

I - Lorsque Anderton vit le jeune homme, sa première pensée fut : Je deviens chauve. Chauve, gros et vieux. Mais il ne le dit pas à haute voix. Au lieu de cela, il repoussa son fauteuil, se mit sur pied et fit résolument le tour de son bureau, le bras tendu avec une certaine raideur. Souriant avec une affabilité forcée, il serra la main du jeune homme.

« Witwer ? s'enquit-il en parvenant à introduire un semblant d'aménité dans sa voix.

— C'est cela, répondit l'autre. Mais pour vous, bien entendu, ce sera Ed. Du moins si vous partagez mon peu de goût pour le formalisme superflu. » À son air sûr de lui, on voyait bien que le jeune homme blond considérait la question comme réglée. Ils s'appelleraient donc par leurs prénoms ; entre eux, la coopération serait amicale dès le début.

« Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver le bâtiment ? » interrogea Anderton en restant sur ses gardes, bien décidé à ne tenir aucun compte de cette entrée en matière par trop familière. Bon sang, il fallait qu'il se raccroche à quelque chose ! La panique l'effleura et il se mit à transpirer. Witwer arpentait le bureau comme si c'était déjà le sien... comme pour voir si ses dimensions lui convenaient. Ne pouvait-il attendre un ou deux jours... un laps de temps décent ?

« Aucun mal », répondit Witwer, guilleret, les mains dans les poches. Il examina avidement les dossiers volumineux qui tapissaient les murs.

« Je n'arrive pas chez vous comme ça, à l'aveuglette, vous savez. J'ai quelques idées personnelles sur la façon dont fonctionne Précrime. »

Anderton alluma sa pipe d'une main mal assurée. « Et comment fonctionne donc Précrime ? J'aimerais bien le savoir.

— Pas mal du tout, dit Witwer. Et même fort bien, en fait. »

Anderton le regarda droit dans les yeux. « C'est votre opinion à vous ? Ou cherchez-vous simplement à me faire plaisir ? »

Witwer soutint innocemment son regard. « C'est mon opinion personnelle, mais aussi l'opinion générale. Le Sénat est très satisfait

de votre œuvre. Ses membres sont même enthousiastes. » Il ajouta : « Aussi enthousiastes qu'on peut l'être à leur âge avancé. »

Anderton accusa le coup mais, extérieurement, parvint à rester impassible – non sans effort. Il se demanda ce que Witwer pensait réellement. Que se passait-il sous ce crâne aux cheveux ras ? Les yeux du jeune homme étaient bleus, vifs... et dangereusement intelligents. Non, décidément, Witwer ne devait pas s'en laisser conter. Et il était manifestement très ambitieux.

« D'après ce que j'ai cru comprendre, reprit prudemment Anderton, vous allez être mon assistant jusqu'à ce que je prenne ma retraite.

— C'est ce que j'ai compris aussi, répondit Witwer sans l'ombre d'une hésitation.

— Ce qui peut se produire cette année, l'an prochain... ou bien dans dix ans. » La pipe tremblait dans la main d'Anderton. « Je ne suis nullement obligé de partir. C'est moi qui ai fondé Précrime et je peux rester en poste aussi longtemps que je le désirerai. La décision n'appartient qu'à moi seul. »

Witwer hocha la tête, toujours avec la même candeur. « Bien entendu. »

Anderton s'efforça de se maîtriser. « Je voulais simplement que les choses soient bien claires.

— Dès le départ, acquiesça Witwer. Vous êtes le patron, c'est vous qui commandez. » Avec une apparence de totale sincérité, il poursuivit : « Voulez-vous me faire visiter ? J'aimerais me familiariser dès que possible avec le fonctionnement global de votre organisation. »

Tandis qu'ils longeaient les enfilades de bureaux éclairés et résonnant d'activité, Anderton déclara : « Naturellement, le postulat fondamental de Précrime ne vous est pas inconnu ? Je présume que nous pouvons partir de ce principe.

— Je ne sais que ce qui est à la disposition du public, répondit Witwer. Avec l'aide de vos mutants précogs, vous avez audacieusement et efficacement aboli le système punitif post-crime fondé sur l'emprisonnement et l'amende. Comme nous le savons tous, la perspective du châtement n'a jamais été très dissuasive ; quant aux victimes, une fois mortes elles n'en retiraient guère de réconfort. »

Ils étaient arrivés devant l'ascenseur. Tandis que la cabine les emportait à toute allure dans les profondeurs du bâtiment, Anderton reprit : « L'inconvénient fondamental, du point de vue juridique, inhérent à la méthodologie de Précrime ne vous a probablement pas échappé non plus. Nous arrêtons des individus qui n'ont nullement enfreint la loi.

— Mais s'y apprêtent, affirma Witwer avec conviction.

— Justement, non, par bonheur... puisque nous les arrêtons avant qu'ils puissent commettre un quelconque acte de violence. Donc, l'acte criminel proprement dit ne relève strictement que de la métaphysique. C'est nous qui proclamons ces gens coupables. Eux se prétendent éternellement innocents. Et en un sens, ils sont innocents. »

Quittant l'ascenseur, ils empruntèrent à nouveau un couloir éclairé par une lumière jaune.

« Notre société ne connaît plus le crime grave, poursuit Anderton, mais nous avons tout de même un camp de détention peuplé de criminels potentiels. »

Ils franchirent une série de portes et se retrouvèrent dans le bâtiment d'analyse. Devant eux se dressaient d'imposants entassements de machines – récepteurs de données et calculateurs chargés d'étudier puis de restructurer les informations qui leur parvenaient. Derrière elles se tenaient les trois mutants qui disparaissaient presque dans un fouillis de câbles.

« Les voilà, dit sèchement Anderton. Qu'en pensez-vous ? » Dans la pénombre baragouinaient trois idiots dont les moindres émissions vocales, si incohérentes et aléatoires qu'elles soient, étaient analysées, comparées, réorganisées sous forme de symboles visuels, transcrites sur cartes perforées classiques et dirigées vers différents canaux codés. Et toute la journée les idiots jacassaient, emprisonnés dans des fauteuils à haut dossier qui les contraignaient à se tenir bien droits, fermement maintenus par des cerclages métalliques, des masses de câbles et des grappins. Sur le plan physique, on subvenait automatiquement à tous leurs besoins. Quant aux exigences spirituelles, ils en étaient dépourvus. Véritables légumes, ils se contentaient de bredouiller, de sommeiller – l'existence réduite à sa plus simple expression. Ils étaient dotés d'un esprit primitif, confus, perdu dans les ombres.

Mais ce n'étaient pas les ombres du présent. Car, avec leur tête aux proportions anormales et leur corps au contraire tout ratatiné, ces trois créatures bafouillantes et gauches voyaient bel et bien l'avenir. Ce que les machines analytiques enregistraient, c'étaient des prophéties, et quand les trois idiots précogs parlaient, elles écoutaient attentivement.

Pour la première fois, Witwer perdit sa belle assurance. Le désarroi et le dégoût mêlés envahirent son regard, mélange de honte et de violente réprobation morale.

« Ce n'est pas... beau à voir, murmura-t-il. J'ignorais qu'ils étaient si... » Il s'agita, cherchant le mot juste. « Si difformes.

— Difformes et attardés, acquiesça aussitôt Anderton. Surtout cette fille, là, Donna. À quarante-cinq ans, elle en paraît dix. Leur don de précognition absorbe tout le reste. Le lobe psi modifie radicalement l'équilibre de l'aire frontale. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire ? Du moment que nous obtenons des prophéties. Ils nous transmettent ce que nous avons besoin de savoir. Eux n'y comprennent rien, mais nous, si. » Impressionné, Witwer alla s'immobiliser devant les machines, à l'autre bout de la pièce. Il ramassa une pile de cartes perforées que venait d'expulser une fente.

« Ce sont des noms trouvés par le système ? questionna-t-il.

— Manifestement, oui. » Fronçant les sourcils, Anderton lui prit le paquet de cartes. « Je n'ai pas encore eu le temps de les examiner », expliqua-t-il en donnant à son irritation le masque de l'impatience.

Fasciné, Witwer regarda la machine éjecter une nouvelle carte dans le plateau vide. Une deuxième suivit, puis une troisième. Une série de disques bourdonnants éjectaient une carte après l'autre. « Les précogs doivent voir très loin dans l'avenir ! s'exclama Witwer.

— Non, leur spectre est assez limité, rectifia Anderton. Une ou deux semaines au maximum. Une grande partie des données qu'ils nous fournissent ne nous sont d'aucune utilité parce qu'elles sont sans rapport avec nos recherches. Nous les communiquons aux organismes intéressés, qui, à leur tour, nous en renvoient d'autres. Chaque département de premier plan possède sa réserve de précieux singes.

— Des singes ? » Mal à l'aise, Witwer le regarda fixement. « Ah, je comprends. Les trois singes qui ne voient pas, ne parlent pas, n'entendent pas. Très bien trouvé.

— C'est surtout très approprié. » Machinalement, Anderton ramassa les nouvelles cartes éjectées par les appareils. « Il ne sera tenu aucun compte de certains de ces noms. Pour le reste, la plupart ne prédisent que des délits mineurs : vols, fraudes fiscales, agressions, chantages. Comme vous le savez certainement, Précrime a réduit la criminalité de quatre-vingt-dix-neuf virgule huit pour cent. Le meurtre ou la trahison sont devenus très rares, puisque le coupable sait que nous allons l'enfermer en camp de détention une semaine avant qu'il puisse commettre son crime.

— À quand remonte le dernier assassinat ?

— Cinq ans, répondit fièrement Anderton.

— Qu'est-ce qui l'a rendu possible ?

— Le criminel a échappé à nos équipes. Nous avons son nom, et même tous les détails du crime, y compris l'identité de la victime. Nous connaissions le moment et le lieu précis de l'acte de violence projeté. Mais le meurtrier a quand même accompli son forfait. » Anderton haussa les épaules. « Nous ne pouvons pas les attraper tous. » Il joua brièvement avec les canes perforées. « Disons la plupart.

— Un seul meurtre en cinq ans. » Witwer retrouvait son assurance. « Il y a de quoi être fier. C'est un score impressionnant !

— Mais j'en suis fier, dit calmement Anderton. Quand j'ai mis au point le principe de base, il y a trente ans – à l'époque où certains n'y voyaient que leur profit personnel en se concentrant exclusivement sur le marché boursier, j'ai entrevu tout l'intérêt légal de la chose, son immense valeur sociale. »

Il lança le paquet de cartes perforées à Wally Page, son assistant responsable du bâtiment des « singes ». « Tenez, triez ça. Fiez-vous à votre propre jugement. » Page emporta les cartes et Witwer déclara pensivement : « C'est une lourde responsabilité.

— En effet. Si nous laissons un criminel s'échapper – comme il y a cinq ans –, nous avons la perte d'une vie humaine sur la conscience. Nous sommes seuls responsables. Une erreur de notre part et quelqu'un meurt. » Amer, il tira d'un coup sec trois nouvelles cartes gisant sur le plateau. « C'est un service public.

— N'êtes-vous jamais tentés de... » Witwer hésita. « Je veux dire, certains des hommes que vous arrêtez doivent... vous proposer

beaucoup d'argent.

— Cela ne servirait à rien. Un duplicata des cartes arrive au Q.G. de l'Armée. Cela fait contrepoids. Ils peuvent nous surveiller à leur guise. » Anderton jeta un rapide coup d'œil à la carte du dessus. « Donc, même si nous acceptions de nous laisser... »

Il s'interrompit et ses lèvres se pincèrent.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Witwer intrigué.

Anderton plia soigneusement la carte en question et la rangea dans sa poche. « Rien, murmura-t-il. Rien du tout. »

Son ton plus que bourru fit monter le rouge aux joues de Witwer. « Je ne vous suis vraiment pas sympathique, observa-t-il.

— C'est exact, admit Anderton. Mais... »

Il avait du mal à croire que le jeune homme lui soit antipathique à ce point. Cela ne lui paraissait tout simplement pas possible. En fait, c'était même impossible. Quelque chose clochait. Hébété, il tenta de mettre de l'ordre dans ses idées brusquement embrouillées.

C'était son nom que révélait la carte. La ligne un l'accusait d'un meurtre encore à venir. À en croire les perforations, John A. Anderton, directeur de Précrime, allait tuer un homme avant une semaine. Avec une conviction absolue, il refusa d'y croire.

PHILOSOPHIE DE L'AMEUBLEMENT

Edgard alan Poe, 1840

Dans la décoration intérieure, si ce n'est dans l'architecture extérieure de leurs résidences, les Anglais excellent. Les Italiens n'ont qu'un faible sentiment en dehors des marbres et des couleurs. En France, meliora probant, deteriora sequuntur ; les Français sont une race trop coureuse pour entretenir ces talents domestiques dont ils ont d'ailleurs la très-délicate intelligence, ou du moins le sens élémentaire et juste. Les Chinois et la plupart des peuples orientaux ont une imagination chaude mais mal appropriée. Les Écossais sont de trop pauvres décorateurs. Les Hollandais ont peut-être l'idée vague qu'on ne fait pas un rideau avec de la gratte. En Espagne, ils sont tout rideaux — une nation qui raffole de pendaisons. Les Russes ne se meublent pas. Les Hottentots et les Kickapoos sont bien dans leur voie naturelle. Seuls, les Yankees vont à rebours du bon sens.

Comment cela se fait, il n'est pas difficile de le comprendre. Nous n'avons pas d'aristocratie de naissance, et conséquemment ayant — chose naturelle et inévitable — fabriqué à notre usage une aristocratie de dollars, l'étalage de la richesse a dû prendre ici la place et remplir l'office du luxe nobiliaire dans les pays monarchiques. Par une transition facile à saisir et également facile à prévoir, nous avons été amenés à noyer dans la pure ostentation toutes les notions de goût que nous pouvions posséder.

Parlons d'une façon moins abstraite. En Angleterre, par exemple, un pur étalage de mobilier coûteux serait beaucoup moins propre que chez nous à créer une idée de beauté relativement au mobilier, ou de goût naturel dans le propriétaire ; — et cela, d'abord pour cette raison que la richesse, ne constituant pas la noblesse, n'est pas en Angleterre l'objet le plus élevé de l'ambition ; en second lieu, parce que, là, la vraie noblesse de naissance, se restreignant aux strictes limites du goût légitime, évite plutôt qu'elle n'affecte cette pure somptuosité à laquelle une jalousie de parvenu peut quelquefois atteindre avec succès. Le peuple imitera les nobles, et le résultat est une diffusion générale du sentiment juste. Mais, en Amérique, la monnaie courante étant le seul blason de l'aristocratie, l'étalage de cette monnaie peut

être généralement considéré comme le seul moyen de distinction aristocratique ; et la populace, qui cherche toujours ses modèles en haut, est insensiblement amenée à confondre les deux idées, entièrement distinctes, de somptuosité et de beauté. Bref, le coût d'un article d'ameublement est devenu, à la fin, pour nous, le seul critérium de son mérite au point de vue décoratif ; et ce critérium, une fois adopté, a ouvert la route vers une foule d'erreurs analogues dont on peut suivre facilement l'origine jusqu'à la principale sottise primordiale.

Il ne peut rien exister de plus directement choquant pour l'œil d'un artiste que l'arrangement intérieur de ce qu'on appelle aux États-Unis, — c'est-à-dire en Appallachie, — un appartement bien meublé. Son défaut le plus ordinaire est un manque d'harmonie. Nous parlons de l'harmonie d'une chambre comme nous parlerions de l'harmonie d'un tableau ; car tous les deux, la chambre et le tableau, sont également soumis à ces principes indéfectibles, qui gouvernent toutes les variétés de l'art ; et l'on peut dire qu'à très-peu de chose près, les lois par lesquelles nous jugeons les qualités principales d'un tableau suffisent pour apprécier l'arrangement d'une chambre.

Il y a quelquefois lieu d'observer un manque d'harmonie dans le caractère des diverses pièces de l'ameublement, mais plus généralement dans leurs couleurs ou dans leurs modes d'adaptation à leur usage naturel. Très-souvent l'œil est offensé par leur arrangement anti-artistique. Les lignes droites sont trop visiblement prédominantes, trop continuées sans interruption, ou rompues trop rudement par des angles droits. Si les lignes courbes interviennent, elles se répètent avec une uniformité déplaisante. Par une précision outrée, tout l'aspect d'une belle chambre se trouve complètement gâté.

Les rideaux sont rarement bien disposés ou bien choisis, relativement aux autres décorations. Avec un ameublement complet et rationnel, les rideaux sont hors de place, et un vaste volume de draperies, de quelque nature qu'elles soient, dans n'importe quelles circonstances, est inconciliable avec le bon goût, — la quantité convenable ainsi que l'ajustement convenable dépendant du caractère de l'effet général.

La question des tapis est mieux comprise depuis ces derniers temps que dans les anciens jours ; mais nous commettons souvent des

erreurs dans le choix de leurs dessins et de leurs couleurs. Le tapis, c'est l'âme de l'appartement. C'est du tapis que doivent être déduites non-seulement les couleurs, mais aussi les formes de tous les objets qui reposent dessus. Il est permis à un juge en droit coutumier d'être un homme ordinaire ; un bon juge en tapis doit être un homme de génie. Cependant nous avons entendu discuter de tapis, avec l'air d'un mouton qui rêve, maint gaillard absolument incapable d'arranger lui-même ses favoris. Chacun sait qu'un grand tapis peut être revêtu de grands dessins, et qu'un petit doit être couvert de petits ; — mais ce n'est pas là, bien entendu, le fin fond de la doctrine. En ce qui regarde le tissu, le tapis de Saxe est le seul admissible. Le tapis de Bruxelles est le passé-plus-que-parfait du style et celui de Turquie est le goût dans sa définitive agonie. Relativement aux dessins, un tapis ne doit pas être barbouillé, enjolivé comme un Indien Riccaree, — tout en craie rouge, ocre jaune et plumes de coq. Pour être bref, des fonds visibles avec des dessins éclatants, circulaires ou cycloïdes, mais sans aucune signification, sont, dans le cas en question, des lois inviolables. L'abomination des fleurs ou des images d'objets familiers de toute sorte devrait être exclue des limites de la chrétienté. En somme, qu'il s'agisse de tapis, de rideaux, de tapisseries ou d'étoffes pour divans, tout article de ce genre doit être orné d'une manière strictement arabesque. Quant à ces anciens tapis qu'on trouve encore de temps à autre dans les habitations du vulgaire, ces tapis où s'étalent et rayonnent d'énormes dessins, séparés par des bandes et brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, à travers lesquelles il est impossible de distinguer un fond quelconque, ils ne sont qu'une méchante invention d'une race de complaisants du siècle et d'amoureux passionnés de l'argent, enfants de Baal et adorateurs de Mammon, — espèces de Benthams, qui, pour épargner la pensée et économiser l'imagination, ont d'abord inventé le barbare kaléidoscope, et puis ont établi des compagnies à fonds communs pour le faire tourner à la vapeur.

L'éclat est la principale hérésie de la philosophie américaine de l'ameublement, hérésie qui naît, comme il est facile de le reconnaître, de cette perversion du goût dont nous parlions tout à l'heure. Nous sommes violemment affolés de gaz et de verre. Le gaz, dans la maison, est complètement inadmissible. Sa lumière, vibrante et dure, est

offensante. Quiconque a une cervelle et des yeux refusera d'en faire usage. Une lumière douce, ce que les artistes appellent un jour froid, donnant naturellement des ombres chaudes, fera merveille, même dans une chambre imparfaitement meublée. Il n'y eut jamais d'invention plus charmante que celle de la lampe astrale. Nous parlons, bien entendu, de la lampe astrale proprement dite, de la lampe d'Argand, avec son abat-jour primitif de verre poli et uni, et sa lumière de clair de lune, uniforme et tempérée. L'abat-jour de verre taillé est une triste invention du démon. L'empressement avec lequel nous l'avons adopté, d'abord à cause de son étincellement, mais surtout parce qu'il est plus coûteux, est un bon commentaire de la proposition que nous avons émise en commençant. Nous pouvons affirmer que celui qui emploie délibérément l'abat-jour de verre taillé est radicalement privé de goût, ou qu'il est un aveugle serviteur des caprices de la mode. La lumière qui jaillit d'une de ces vaniteuses abominations est inégale, brisée et douloureuse. Elle suffit pour gâter une masse de bons effets dans un ameublement soumis à sa détestable influence. Elle est un mauvais oeil qui détruit spécialement plus de la moitié du charme de la beauté des femmes.

En matière de verre, nous partons généralement de faux principes. Le caractère principal du verre, c'est l'éclat, — et quel monde de choses détestables ce seul mot suffit à exprimer ! Les lumières trémoussantes, inquiètes, peuvent être quelquefois agréables (elles le sont toujours pour les enfants et les idiots) ; mais, dans la décoration d'une chambre, elles doivent être scrupuleusement évitées. Je dirai plus : les lumières constantes, si elles sont trop énergiques, sont elles-mêmes inadmissibles. Ces énormes et insensés lustres de verre taillés à facettes, éclairés au gaz, et sans abat-jour, qui sont suspendus dans nos salons les plus à la mode, peuvent être cités comme la quintessence du faux goût et le superlatif de la folie.

La passion de l'éclat — cette idée s'étant confondue, comme nous l'avons déjà observé, avec celle de magnificence générale, — nous a conduits aussi à l'emploi exagéré des miroirs. Nous recouvrons les murs de nos appartements de grandes glaces anglaises, et nous nous imaginons avoir fait là quelque chose de fort beau. Or, la plus légère réflexion suffirait pour convaincre quiconque à un oeil du détestable

effet produit par de nombreux miroirs, spécialement par les plus grands. En faisant abstraction de sa puissance réfléchive, le miroir présente une surface continue, plane, incolore, monotone, — une chose toujours et évidemment déplaisante. Considéré comme réflecteur, il contribue fortement à produire une monstrueuse et odieuse uniformité, et le mal est ici aggravé, non pas seulement en proportion directe du moyen, mais dans une raison constamment croissante.

De fait, une chambre avec quatre ou cinq glaces, distribuées à tort et à travers, est, au point de vue artistique, une chambre sans aucune forme. Si à ce défaut nous ajoutons la répercussion du miroitement, nous obtenons un parfait chaos d'effets discordants et désagréables. Le rustre le plus naïf, en entrant dans une chambre ainsi enjolivée, sentira immédiatement qu'il y a là quelque chose d'absurde, bien qu'il lui soit absolument impossible d'assigner une cause à son malaise. Supposons le même individu conduit dans une chambre meublée avec goût : il laissera éclater une exclamation de plaisir et de surprise.

Un malheur qui naît de nos institutions républicaines, c'est qu'ici un homme possédant une grosse bourse n'a généralement qu'une très-petite âme à mettre dedans. La corruption du goût fait partie et pendant de l'industrie des dollars. À mesure que nous devenons riches, nos idées se rouillent. Donc, ce n'est pas parmi notre aristocratie (encore moins en Appallachie) que nous chercherons la haute spiritualité du boudoir anglais. Mais nous avons vu dans la mouvance d'Américains de fortune moderne des appartements qui, au moins par leur mérite négatif, pourraient rivaliser avec les cabinets raffinés de nos amis d'outre-mer. En ce moment même, nous avons présente à l'œil de notre esprit une petite chambre sans prétentions, dans la décoration de laquelle il n'y a rien à reprendre. Le propriétaire est assoupi sur un sofa ; le temps est frais ; il est près de minuit ; nous ferons un croquis de la chambre pendant qu'il sommeille.

La forme en est oblongue ; — trente pieds de long environ, et vingt-cinq de large ; — c'est une forme qui donne les commodités ordinaires les plus grandes pour l'arrangement d'un mobilier. Elle n'a qu'une porte, qui n'est rien moins que large, placée à l'un des bouts du parallélogramme, et que deux fenêtres, placées à l'autre bout. Ces dernières sont larges et descendent jusqu'au plancher, profondément

enfoncées d'ailleurs, et ouvrant sur une véranda italienne. Leurs carreaux sont de verre pourpre, encadrés dans un châssis de bois de palissandre, plus massif que d'ordinaire. Elles sont garnies, à l'intérieur du renforcement, de rideaux d'un épais tissu d'argent adapté à la forme de la fenêtre et tombant librement à petits plis. En dehors de la niche sont des rideaux de soie cramoisie, excessivement riche, frangés d'un large réseau d'or et doublés du même tissu d'argent dont est fait également le store extérieur. Il n'y a pas de corniches ; mais tous les plis de l'étoffe (qui sont plutôt fins que massifs et ont ainsi un air de légèreté) sortent de dessous un entablement doré, d'un riche travail, qui fait tout le tour de la chambre à la ligne de jonction du plafond et des murs. La draperie s'ouvre ou se ferme au moyen d'une épaisse corde d'or qui l'enveloppe négligemment et qui se résout facilement en un nœud ; on ne voit ni patères ni aucun mécanisme. Les couleurs des rideaux et de leurs franges, le cramoisi et l'or, se montrent partout avec profusion et déterminent le caractère de la chambre. Le tapis, un tissu de Saxe, a un pouce et demi d'épaisseur, et son fond, également cramoisi, est simplement relevé par une ganse d'or, analogue à la corde qui enserre les rideaux, faisant légèrement saillie sur le fond, et se promenant à travers, de manière à former une série de courbes brusques et irrégulières, l'une passant de temps en temps par-dessus l'autre. Les murs sont revêtus d'un papier satiné d'une couleur argentée, tigré de petits dessins arabesques de la même couleur cramoisie dominante, mais un peu affaiblie. Plusieurs peintures coupent çà et là l'étendue du papier. Ce sont principalement des paysages d'un style imaginaire, tels les Grottes des fées, de Stanfield, ou l'Étang lugubre, de Chapman. Il y a néanmoins trois ou quatre têtes de femmes, d'une beauté éthérée, — des portraits dans la manière de Sully. Chacune de ces peintures est d'un ton chaud mais sombre. Elles ne contiennent pas ce qu'on appelle de brillants effets. De toutes émane un sentiment de repos. Aucune n'est de petite dimension. Les trop petits tableaux donnent à une chambre cet aspect moucheté, qui est le vice de plus d'un bel ouvrage d'art fastidieusement retouché. Les cadres sont larges, mais peu profonds, richement sculptés, mais ils ne sont ni mats ni travaillés à jour. Ils ont, tous, tout l'éclat de l'or bruni. Ils reposent à plat sur les murs et ne sont pas suspendus par des cordes, de manière à pencher. Il est vrai que les

tableaux gagnent souvent beaucoup dans cette position, mais l'aspect général d'une pièce s'en trouve gâté. On n'aperçoit qu'une seule glace, qui d'ailleurs n'est pas très-grande. Sa forme est presque circulaire, et elle est suspendue de telle façon que le propriétaire ne peut y voir son image reflétée d'aucun des principaux sièges de la chambre. Deux larges sofas, très-bas, en bois de palissandre et en soie cramoisie brochée d'or, forment les seuls sièges, à l'exception de deux causeuses, également en palissandre. Il y a un piano (en palissandre), sans housse, et tout ouvert. Une table octogone, faite uniquement du plus beau marbre incrusté d'or, est placée près d'un des sofas. Cette table n'a pas non plus de tapis ; en fait de draperies, les rideaux ont été jugés suffisants. Quatre vastes et magnifiques vases de Sèvres, dans lesquels s'épanouit une profusion de fleurs aussi odorantes qu'éclatantes, occupent les autres angles légèrement arrondis de la chambre. Un haut candélabre, soutenant une petite lampe antique pleine d'une huile fortement parfumée, s'élève près de la tête de mon ami assoupi. Quelques tablettes, légères et gracieuses, dorées sur leurs tranches, et suspendues par des cordelettes de soie cramoisie à glands d'or, supportent deux ou trois cents volumes magnifiquement reliés. En dehors de cela, il n'y a pas d'autres meubles, excepté une lampe d'Argand, avec un simple globe de verre poli d'une couleur pourpre, qui par une unique et mince chaîne d'or est suspendue au plafond, lequel est creusé en voûte et fort élevé, et répand sur toutes choses une lumière à la fois tranquille et magique.

LE MASQUE DE LA MORT ROUGE

Edgard alan Poe, 1840

La Mort rouge avait pendant longtemps dépeuplé la contrée. Jamais peste ne fut si fatale, si horrible. Son avatar, c'était le sang, — la rougeur et la hideur du sang. C'étaient des douleurs aiguës, un vertige soudain, et puis un suintement abondant par les pores, et la dissolution de l'être. Des taches pourpres sur le corps, et spécialement sur le visage de la victime, la mettaient au ban de l'humanité, et lui fermaient tout secours et toute sympathie. L'invasion, le progrès, le résultat de la maladie, tout cela était l'affaire d'une demi-heure.

Mais le prince Prospero était heureux, et intrépide, et sagace. Quand ses domaines furent à moitié dépeuplés, il convoqua un millier d'amis vigoureux et allègres de cœur, choisis parmi les chevaliers et les dames de sa cour, et se fit avec eux une retraite profonde dans une de ses abbayes fortifiées. C'était un vaste et magnifique bâtiment, une création du prince, d'un goût excentrique et cependant grandiose. Un mur épais et haut lui faisait une ceinture. Ce mur avait des portes de fer. Les courtisans, une fois entrés, se servirent de fourneaux et de solides marteaux pour souder les verrous. Ils résolurent de se barricader contre les impulsions soudaines du désespoir extérieur et de fermer toute issue aux frénésies du dedans. L'abbaye fut largement approvisionnée. Grâce à ces précautions, les courtisans pouvaient jeter le défi à la contagion. Le monde extérieur s'arrangerait comme il pourrait. En attendant, c'était folie de s'affliger ou de penser. Le prince avait pourvu à tous les moyens de plaisir. Il y avait des bouffons, il y avait des improvisateurs, des danseurs, des musiciens, il y avait le beau sous toutes ses formes, il y avait le vin. En dedans, il y avait toutes ces belles choses et la sécurité. Au dehors, la Mort rouge.

Ce fut vers la fin du cinquième ou sixième mois de sa retraite, et pendant que le fléau sévissait au dehors avec le plus de rage, que le prince Prospero gratifia ses mille amis d'un bal masqué de la plus insolite magnificence.

Tableau voluptueux que cette mascarade ! Mais d'abord laissez-moi vous décrire les salles où elle a eu lieu. Il y en avait sept, — une enfilade impériale. Dans beaucoup de palais, ces séries de salons

forment de longues perspectives en ligne droite, quand les battants des portes sont rabattus sur les murs de chaque côté, de sorte que le regard s'enfonçe jusqu'au bout sans obstacle. Ici, le cas était fort différent, comme on pouvait s'y attendre de la part du duc et de son goût très vif pour le bizarre. Les salles étaient si irrégulièrement disposées que l'œil n'en pouvait guère embrasser plus d'une à la fois. Au bout d'un espace de vingt à trente yards, il y avait un brusque détour, et à chaque coude un nouvel aspect. À droite et à gauche, au milieu de chaque mur, une haute et étroite fenêtre gothique donnait sur un corridor fermé qui suivait les sinuosités de l'appartement. Chaque fenêtre était faite de verres colorés en harmonie avec le ton dominant dans les décorations de la salle sur laquelle elle s'ouvrait. Celle qui occupait l'extrémité orientale, par exemple, était tendue de bleu, — et les fenêtres étaient d'un bleu profond. La seconde pièce était ornée et tendue de pourpre, et les carreaux étaient pourpres. La troisième, entièrement verte, et vertes les fenêtres. La quatrième, décorée d'orange, était éclairée par une fenêtre orangée, — la cinquième, blanche, — la sixième, violette. La septième salle était rigoureusement ensevelie de tentures de velours noir qui revêtaient tout le plafond et les murs, et retombaient en lourdes nappes sur un tapis de même étoffe et de même couleur. Mais, dans cette chambre seulement, la couleur des fenêtres ne correspondait pas à la décoration. Les carreaux étaient écarlates, — d'une couleur intense de sang.

Or, dans aucune des sept salles, à travers les ornements d'or éparpillés à profusion çà et là ou suspendus aux lambris, on ne voyait de lampe ni de candélabre. Ni lampes ni bougies ; aucune lumière de cette sorte dans cette longue suite de pièces. Mais, dans les corridors qui leur servaient de ceinture, juste en face de chaque fenêtre, se dressait un énorme trépied, avec un brasier éclatant, qui projetait ses rayons à travers les carreaux de couleur et illuminait la salle d'une manière éblouissante. Ainsi se produisait une multitude d'aspects chatoyants et fantastiques. Mais, dans la chambre de l'ouest, la chambre noire, la lumière du brasier qui ruisselait sous les tentures noires à travers les carreaux sanglants était épouvantablement sinistre, et donnait aux physionomies des imprudents qui y entraient un aspect tellement étrange, que bien peu de danseurs se sentaient le courage de mettre les

pieds dans son enceinte magique.

C'était aussi dans cette salle que s'élevait, contre le mur de l'ouest, une gigantesque horloge d'ébène. Son pendule se balançait avec un tic-tac sourd, lourd, monotone ; et, quand l'aiguille des minutes avait fait le circuit du cadran et que l'heure allait sonner, il s'élevait des poumons d'airain de la machine un son clair, éclatant, profond et excessivement musical, mais d'une note si particulière et d'une énergie telle, que, d'heure en heure, les musiciens de l'orchestre étaient contraints d'interrompre un instant leurs accords pour écouter la musique de l'heure ; les valseurs alors cessaient forcément leurs évolutions ; un trouble momentané courait dans toute la joyeuse compagnie ; et, tant que vibrail le carillon, on remarquait que les plus fous devenaient pâles, et que les plus âgés et les plus rassés passaient leurs mains sur leurs fronts, comme dans une méditation ou une rêverie délirante. Mais, quand l'écho s'était tout à fait évanoui, une légère hilarité circulait par toute l'assemblée ; les musiciens s'entre-regardaient et souriaient de leurs nerfs et de leur folie, et se juraient tout bas, les uns aux autres, que la prochaine sonnerie ne produirait pas en eux la même émotion ; et puis, après la fuite des soixante minutes qui comprennent les trois mille six cents secondes de l'heure disparue, arrivait une nouvelle sonnerie de la fatale horloge, et c'étaient le même trouble, le même frisson, les mêmes rêveries.

Mais, en dépit de tout cela, c'était une joyeuse et magnifique orgie. Le goût du duc était tout particulier. Il avait un œil sûr à l'endroit des couleurs et des effets. Il méprisait le décorum de la mode. Ses plans étaient téméraires et sauvages, et ses conceptions brillaient d'une splendeur barbare. Il y a des gens qui l'auraient jugé fou. Ses courtisans sentaient bien qu'il ne l'était pas. Mais il fallait l'entendre, le voir, le toucher, pour être sûr qu'il ne l'était pas.

Il avait, à l'occasion de cette grande fête, présidé en grande partie à la décoration mobilière des sept salons, et c'était son goût personnel qui avait commandé le style des travestissements. À coup sûr, c'étaient des conceptions grotesques. C'était éblouissant, étincelant : il y avait du piquant et du fantastique, — beaucoup de ce qu'on a vu depuis dans *Hernani*. Il y avait des figures vraiment grotesques, absurdement équipées, incongrûment bâties ; des fantaisies monstrueuses comme

la folie ; il y avait du beau, du licencieux, du bizarre en quantité, tant soit peu de terrible, et du dégoûtant à foison. Bref, c'était comme une multitude de rêves qui se pavanaient çà et là dans les sept salons. Et ces rêves se contorsionnaient en tout sens, prenant la couleur des chambres ; et l'on eût dit qu'ils exécutaient la musique avec leurs pieds, et que les airs étranges de l'orchestre étaient l'écho de leur pas.

Et, de temps en temps, on entend sonner l'horloge d'ébène dans la salle de velours. Et alors, pour un moment, tout s'arrête, tout se tait, excepté la voix de l'horloge. Les rêves sont glacés, paralysés dans leurs postures. Mais les échos de la sonnerie s'évanouissent, — ils n'ont duré qu'un instant, — et à peine ont-ils fui, qu'une hilarité légère et mal contenue circule partout. Et la musique s'enfle de nouveau, et les rêves revivent, et ils se tordent çà et là plus joyeusement que jamais, reflétant la couleur des fenêtres à travers lesquelles ruisselle le rayonnement des trépièdes. Mais dans la chambre qui est là-bas tout à l'ouest aucun masque n'ose maintenant s'aventurer ; car la nuit avance, et une lumière plus rouge afflue à travers les carreaux couleur de sang, et la noirceur des draperies funèbres est effrayante ; et à l'étourdi qui met le pied sur le tapis funèbre l'horloge d'ébène envoie un carillon plus lourd, plus solennellement énergique que celui qui frappe les oreilles des masques tourbillonnant dans l'insouciance lointaine des autres salles.

Quant à ces pièces-là, elles fourmillent de monde, et le cœur de la vie y battait fiévreusement. Et la tête tourbillonnait toujours, lorsque s'éleva enfin le son de minuit de l'horloge. Alors, comme je l'ai dit, la musique s'arrêta ; le tournoiement des valseurs fut suspendu ; il se fit partout, comme naguère, une anxieuse immobilité. Mais le timbre de l'horloge avait cette fois douze coups à sonner ; aussi il se peut bien que plus de pensée se soit glissée dans les méditations de ceux qui pensaient parmi cette foule festoyante. Et ce fut peut-être aussi pour cela que plusieurs personnes parmi cette foule, avant que les derniers échos du dernier coup fussent noyés dans le silence, avaient eu le temps de s'apercevoir de la présence d'un masque qui jusque-là n'avait aucunement attiré l'attention. Et, la nouvelle de cette intrusion s'étant répandue en un chuchotement à la ronde, il s'éleva de toute l'assemblée un bourdonnement, un murmure significatif d'étonnement et de désapprobation, — puis, finalement, de terreur, d'horreur et de dégoût.

Dans une réunion de fantômes telle que je l'ai décrite, il fallait sans doute une apparition bien extraordinaire pour causer une telle sensation. La licence carnavalesque de cette nuit était, il est vrai, à peu près illimitée ; mais le personnage en question avait dépassé l'extravagance d'un Hérode, et franchi les bornes — cependant complaisantes — du décorum imposé par le prince. Il y a dans les cœurs des plus insoucians des cordes qui ne se laissent pas toucher sans émotion. Même chez les plus dépravés, chez ceux pour qui la vie et la mort sont également un jeu, il y a des choses avec lesquelles on ne peut pas jouer. Toute l'assemblée parut alors sentir profondément le mauvais goût et l'inconvenance de la conduite et du costume de l'étranger. Le personnage était grand et décharné, et enveloppé d'un suaire de la tête aux pieds. Le masque qui cachait le visage représentait si bien la physionomie d'un cadavre raidi, que l'analyse la plus minutieuse aurait difficilement découvert l'artifice. Et cependant, tous ces fous joyeux auraient peut-être supporté, sinon approuvé, cette laide plaisanterie. Mais le masque avait été jusqu'à adopter le type de la Mort rouge. Son vêtement était barbouillé de sang, — et son large front, ainsi que tous les traits de sa face, étaient aspergés de l'épouvantable écarlate.

Quand les yeux du prince Prospero tombèrent sur cette figure de spectre, — qui, d'un mouvement lent, solennel, emphatique, comme pour mieux soutenir son rôle, se promenait çà et là à travers les danseurs, — on le vit d'abord convulsé par un violent frisson de terreur ou de dégoût ; mais une seconde après, son front s'empourpra de rage.

« Qui ose, demanda-t-il, d'une voix enrouée, aux courtisans debout près de lui, qui ose nous insulter par cette ironie blasphématoire ? Emparez-vous de lui, et démasquez-le, que nous sachions qui nous aurons à pendre aux créneaux, au lever du soleil. »

C'était dans la chambre de l'est ou chambre bleue, que se trouvait le prince Prospero, quand il prononça ces paroles. Elles retentirent fortement et clairement à travers les sept salons, — car le prince était un homme impétueux et robuste, et la musique s'était tue à un signe de sa main.

C'était dans la chambre bleue que se tenait le prince, avec un groupe de pâles courtisans à ses côtés. D'abord, pendant qu'il parlait, il y eut parmi le groupe un léger mouvement en avant dans la

direction de l'intrus, qui fut un instant presque à leur portée, et qui maintenant, d'un pas délibéré et majestueux, se rapprochait de plus en plus du prince. Mais, par suite d'une certaine terreur indéfinissable que l'audace insensée du masque avait inspirée à toute la société, il ne se trouva personne pour lui mettre la main dessus ; si bien que, ne trouvant aucun obstacle, il passa à deux pas de la personne du prince ; et, pendant que l'immense assemblée, comme obéissant à un seul mouvement, reculait du centre de la salle vers les murs, il continua sa route sans interruption, de ce même pas solennel et mesuré qui l'avait tout d'abord caractérisé, de la chambre bleue à la chambre pourpre, — de la chambre pourpre à la chambre verte, — de la verte à l'orange, — de celle-ci à la blanche, — et de celle-là à la violette, avant qu'on eût fait un mouvement décisif pour l'arrêter.

Ce fut alors, toutefois, que le prince Prospero, exaspéré par la rage et la honte de sa lâcheté d'une minute, s'élança précipitamment à travers les six chambres, où nul ne le suivit ; car une terreur mortelle s'était emparée de tout le monde. Il brandissait un poignard nu, et s'était approché impétueusement à une distance de trois ou quatre pieds du fantôme qui battait en retraite, quand ce dernier, arrivé à l'extrémité de la salle de velours, se retourna brusquement et fit face à celui qui le poursuivait. Un cri aigu partit, — et le poignard glissa avec un éclair sur le tapis funèbre où le prince Prospero tombait mort une seconde après.

Alors, invoquant le courage violent du désespoir, une foule de masques se précipita à la fois dans la chambre noire ; et, saisissant l'inconnu, qui se tenait, comme une grande statue, droit et immobile dans l'ombre de l'horloge d'ébène, ils se sentirent suffoqués par une terreur sans nom, en voyant que sous le linceul et le masque cadavéreux, qu'ils avaient empoigné avec une si violente énergie, ne logeait aucune forme palpable.

On reconnut alors la présence de la Mort rouge. Elle était venue comme un voleur de nuit. Et tous les convives tombèrent un à un dans les salles de l'orgie inondées d'une rosée sanglante, et chacun mourut dans la posture désespérée de sa chute.

Et la vie de l'horloge d'ébène disparut avec celle du dernier de ces êtres joyeux. Et les flammes des trépieds expirèrent. Et les ténèbres, et la ruine, et la Mort rouge, établirent sur toutes choses leur empire illimité.

LES MÉTAMORPHOSES

Ovide, 8 è. c

I. Le chaos changé en quatre éléments distincts.

J'entreprends de chanter les métamorphoses qui ont revêtu les corps de formes nouvelles. Dieux, qui les avez transformés, favorisez mon dessein et conduisez mes chants d'âge en âge, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

I. Avant la création de la mer, de la terre et du ciel, voûte de l'univers, la nature entière ne présentait qu'un aspect uniforme ; on a donné le nom de chaos à cette masse informe et grossière, bloc inerte et sans vie, assemblage confus d'éléments discordants et mal unis entre eux. Le soleil ne prêtait point encore sa lumière au monde ; la lune renaissante ne faisait pas briller son croissant : la terre, que l'air environne, n'était point suspendue et balancée sur son propre poids ; et la mer n'avait point encore étendu autour d'elle ses bras immenses ; l'air, la mer et la terre étaient confondus ensemble : ainsi la terre n'avait pas de solidité, l'eau n'était point navigable, l'air manquait de lumière ; rien n'avait encore reçu sa forme distincte et propre. Ennemis les uns des autres, tous ces éléments rassemblés en désordre, le froid et le chaud, le sec et l'humide, les corps mous et les corps durs, les corps pesants et les corps légers, se livraient une éternelle guerre.

Un dieu, si ce n'est la bienfaisante Nature elle-même, mit fin à cette lutte, en séparant la terre du ciel, l'eau de la terre, et l'air le plus pur de l'air le plus grossier. Quand il eut débrouillé ce chaos, et séparé les éléments en marquant à chacun d'eux la place qu'il devait occuper, il établit entre eux les lois d'une immuable harmonie. Le feu brille, et, porté par sa légèreté vers la voûte des cieux, occupe la plus haute région : l'air, le plus léger après le feu, se place auprès de lui : précipitée au-dessous, par sa propre masse, la terre entraîne avec elle les plus lourds éléments, et s'affaisse par son poids ; l'eau enfin se répandant autour d'elle, se réfugie au fond de ses entrailles et entoure sa solide surface.

Après que ce dieu, quel qu'il fût, eut ainsi opéré le partage et l'arrangement de cet amas de matière, il façonna d'abord la terre encore inégale par certains côtés, et l'arrondit en un globe immense. À sa voix,

les mers prennent leurs cours, se soulèvent au souffle furieux des vents, et se répandent tout autour de la terre. Il creuse les fontaines, les lacs, et les vastes marais ; il trace la pente des fleuves et la contient entre des rives sinueuses : arrêtés çà et là dans leurs cours, les uns sont absorbés par le sol, les autres portent leurs eaux jusqu'à la mer ; mais, déchaînées en liberté, ce ne sont plus des rives, mais des rivages, qu'elles battent de leurs flots. Enfin il aplanit les campagnes, abaisse les vallées, couvre les forêts de feuillage, élève les montagnes et les couronne de rochers. De même que la voûte du ciel est divisée en cinq zones, deux à droite, deux à gauche, et que celle du milieu est la plus ardente ; de même le globe de la terre, que le ciel enveloppe, est partagé par la main de Dieu en cinq espaces que foulent les pieds des hommes : la zone intermédiaire est brûlante et inhabitable : une neige éternelle couvre celles qui sont aux extrémités. Entre ces deux zones, la nature en a placé deux autres que tempère un mélange de froid et de chaleur. L'air est au-dessus ; plus léger que la terre et l'eau, il est aussi plus pesant que le feu. C'est là qu'il suspendit les brouillards et les nuages, la foudre, dont le bruit devait épouvanter les mortels, et les vents qui font naître et la foudre et le froid. Mais le créateur du monde n'a point aveuglément livré les airs à leur fureur. Quoiqu'ils règnent séparément en des climats divers, à peine encore peut-on les empêcher de bouleverser le monde ; tant est violente la discorde qui sépare ces frères ! L'Eurus fut relégué dans le royaume de Perse, l'empire de Nabataet les montagnes que le jour éclaire de ses rayons naissants : les lieux que le soleil couchant chauffe de ses derniers feux échurent à Zéphir, l'impétueux Boréenvahit la Scythie et le Septentrion : et l'orageux Austerfixa dans le midi l'humide empire des nuages et des pluies. Au-dessus de tous ces vents s'élève l'Éther, élément fluide et léger, entièrement dégagé des vapeurs impures de la terre. Dès que l'auteur de la nature eut réglé les limites qui devaient servir de barrière aux différents corps, les astres ensevelis auparavant dans la nuit du chaos commencèrent à briller dans toute l'étendue des cieux ; et afin que chaque région eût ses habitants, la voûte céleste devint la demeure des astres et des dieux, les eaux se peuplèrent de poissons, la terre de bêtes fauves, et l'air d'oiseaux qui le battent de leurs ailes. Un animal plus noble, doué d'une raison plus élevée, et fait pour commander aux autres, manquait encore. L'homme naquit : soit que l'ouvrier sublime,

qui a tiré l'univers du chaos, l'eût formé d'une semence divine ; soit que la terre, à peine sortie des mains du Créateur, et séparée des purs rayons de l'éther, eût animé le germe céleste que cette alliance avait déposé dans son sein, et que le fils de Japet, détrem pant avec de l'eau cette terrestre argile, l'eût façonnée à l'image des dieux, arbitres de l'univers ; tandis que les autres animaux courbent la tête et regardent la terre, l'homme éleva un front noble et porta ses regards vers les cieux. Ainsi la terre, qui n'était auparavant qu'une masse informe et grossière, revêtit, en se transformant, les traits du premier des humains.

1 - VI. La terre enfanta d'elle-même et sous diverses formes les autres animaux. Quand les feux du soleil eurent échauffé le limon qui la couvrait et mis en fermentation la fange des marais, les germes féconds qu'elle renfermait dans son sein y reçurent la vie comme dans le sein d'une mère, se développèrent par degrés et revêtirent tous une forme différente. Ainsi, quand le Nil aux sept embouchures a retiré ses flots des campagnes inondées et les a ramenés dans son premier lit, le limon qu'il vient de déposer, échauffé par les rayons de l'astre du jour, fait naître mille insectes divers que le laboureur surprend dans les nouveaux sillons : ébauchés à peine, ils commencent d'éclore, ou bien, inachevés et manquant de plusieurs organes de la vie, ils sont encore moitié fange. L'humide et le chaud, tempérés l'un par l'autre, sont la source de la fécondité et la cause productrice de tous les êtres. Quoique le feu soit ennemi de l'eau, la vapeur humide engendre toute chose, et l'alliance de deux éléments contraires est le principe de la génération. Ainsi, couverte encore des fanges du déluge et profondément pénétrée par la chaleur du soleil, la terre produisit d'innombrables espèces d'animaux : les uns reparaissaient sous leurs formes primitives, les autres voyaient le jour pour la première fois. Elle fut aussi condamnée à t'engendrer, monstrueux Python, serpent inconnu sur la terre, effroi de ses nouveaux habitants, tant sur les flancs d'un mont, sa masse énorme occupait d'espace ! Le dieu qui porte l'arc ne s'était jusqu'alors servi de ses flèches que contre les daims et les chevreuils aux pieds légers : il en accabla le monstre, épuisa sur lui son carquois et lui fit vomir, par mille blessures livides, son sang et ses poisons ; et, de peur que le temps n'effaçât le souvenir d'une si belle victoire, il institua des jeux

solennels, qui furent appelés Pythiques, du nom du serpent vaincu. Le jeune athlète, vainqueur dans ces jeux, à la lutte, à la course à pied, ou à celle du char, recevait une couronne de chêne, symbole de l'honneur. Le laurier n'existait pas encore, et la blonde chevelure d'Apollon empruntait indifféremment sa couronne à toutes sortes d'arbres.

VII. Le premier objet de la tendresse d'Apollon fut Daphné, fille du fleuve Pénée. Cette passion ne fut point l'ouvrage de l'aveugle hasard, mais la vengeance de l'amour irrité : Le Dieu de Délos, dans l'orgueil de sa victoire, avait vu Cupidon qui tendait avec effort la corde de son arc : « Faible enfant, lui dit-il, que fais-tu de ces armes pesantes ? Ce carquois ne sied qu'à l'épaule du dieu qui peut porter des coups certains aux bêtes féroces comme à ses ennemis, et qui vient d'abattre, sous une grêle de traits, ce monstre dont le ventre, gonflé de tant de poisons, couvrait tant d'arpents de terre. Contente-toi d'allumer, avec ton flambeau, je ne sais quelles flammes amoureuses, et garde-toi bien de prétendre à mes triomphes. » Le fils de Vénus, répondit : « Apollon, rien n'échappe à tes traits, mais tu n'échapperas pas aux miens : autant tu l'emportes sur tous les animaux, autant ma gloire est au dessus de la tienne. » Il dit, et, frappant la terre de son aile rapide, il s'élève et s'arrête au sommet ombragé du Parnasse : il tire de son carquois deux flèches dont les effets sont bien différents ; l'une inspire l'amour, et l'autre le repousse : la première est dorée, sa pointe est aiguë et brillante, la seconde n'est armée que de plomb, et sa pointe est émoussée. C'est de ce dernier trait que le dieu atteint la fille de Pénée ; c'est de l'autre qu'il blesse Apollon et le perce jusqu'à la moelle des os. Apollon aime aussitôt, et Daphné hait jusqu'au nom de son amant ; émule de la chaste Diane, elle aime à s'égarer au fond des bois, à la poursuite des bêtes féroces, et à se parer de leurs dépouilles. Un seul bandeau rassemble négligemment ses cheveux épars. Mille amants lui ont offert leur hommage ; elle l'a rejeté, et pleine d'un dédain sauvage pour les hommes qu'elle ne connaît pas encore, elle parcourt les solitudes des forêts, heureuse d'ignorer et l'amour et l'hymen et ses nœuds. Souvent son père lui disait : « Ma fille, tu me dois un gendre. » Il lui répétait souvent : « Ma fille, tu me dois une postérité. » Mais Daphné, repoussant comme un crime la pensée d'allumer les flambeaux de l'hymen, rougissait, et la pudeur donnait un nouveau charme à sa beauté ; et suspendue au cou de son père qu'elle

enlaçait de ses bras caressants : « Cher auteur de mes jours, disait-elle, permettez-moi de garder toujours ma virginité ; Jupiter accorda cette grâce à Diane. » Pénéée cède aux désirs de sa fille. Inutile victoire ! tes grâces, ô Daphné, s'opposent à tes desseins, et ta beauté résiste à tes vœux. Cependant Phébus aime ; il a vu Daphné et veut s'unir à elle : il espère ce qu'il désire ; espérance vaine ! car son oracle le trompe lui-même. Comme on voit s'embraser le chaume léger après la moisson, comme la flamme consume une haie dont l'imprudent voyageur approche son flambeau, ou près de laquelle il le laisse aux premiers rayons du jour, ainsi s'embrase et se consume le cœur d'Apollon, ainsi il nourrit, en espérant, d'inutiles ardeurs. Il voit les cheveux de la nymphe flotter négligemment sur ses épaules. « Et que serait-ce, dit-il, si l'art les avait arrangés ? » Il voit ses yeux briller comme des astres : il voit sa bouche vermeille (c'est peu que de la voir) : il admire et ses doigts et ses mains, et ses bras plus que demi-nus ; et ce que le voile cache à ses yeux, son imagination l'embellit encore. Daphné fuit plus rapide que le vent, et c'est en vain qu'il cherche à la retenir par ses discours : « Nymphe du Pénéée, je t'en conjure, arrête : ce n'est pas un ennemi qui te poursuit. Arrête, nymphe, arrête ! la brebis fuit le loup, la biche le lion, et devant l'aigle s'envole la tremblante colombe ; chacun se dérobe à son ennemi. Mais c'est l'amour qui me précipite sur tes traces. Malheureux que je suis ! Prends garde de tomber ! Que ces épines cruelles ne blessent pas tes pieds délicats ! Que je ne sois pas pour toi une cause de douleur ! Les sentiers où tu cours sont rudes et difficiles : Ah ! de grâce, modère ta vitesse, ralentis ta fuite, et je ralentirai moi-même mon ardeur à te suivre. Connais du moins celui qui t'aime : ce n'est point un sauvage habitant des montagnes, ni un pâtre hideux préposé à la garde des bœufs et des brebis : imprudente, tu ne sais pas qui tu fuis, tu ne le sais pas, et c'est pour cela que tu fuis : Delphes, Claros,(32) Ténédos(33) et Patare(34) obéissent à mes lois. Jupiter est mon père : ma bouche dévoile aux mortels l'avenir, le passé, le présent : ils me doivent l'art d'unir aux accents de la lyre les accents de la voix. Mes flèches sont sûres de leurs coups : hélas ! il en est une plus sûre encore qui m'a percé le cœur. Je suis l'inventeur de la médecine ; le monde m'honore comme un dieu secourable, et la vertu des plantes est sans mystères pour moi ; mais en est-il quelqu'une qui guérisse de l'amour ? Mon art, utile à

tous les hommes, est, hélas ! impuissant pour moi-même ! » Il parlait ; mais, emportée par l'effroi, la fille de Pénéée précipite sa fuite, et laisse bien loin derrière elle Apollon et ses discours inachevés. Elle fuit, et le dieu lui trouve encore des charmes : le souffle des vents soulevait à plis légers sa robe entr'ouverte ; Zéphire faisait flotter en arrière ses cheveux épars, et sa grâce s'embellissait de sa légèreté. Las de perdre dans les airs de vaines prières, et se laissant emporter par l'amour sur les traces de Daphné, le jeune dieu les suit d'un pas plus rapide. Lorsqu'un chien gaulois découvre un lièvre dans la plaine, on les voit déployer une égale vitesse, l'un pour sa proie, l'autre pour son salut : le chien vole, comme attaché aux pas du lièvre ; il croit déjà le tenir, et le cou tendu, allongé, semble mordre sa trace ; le lièvre, incertain s'il est pris, évite la gueule béante de son ennemi, et il échappe à la dent déjà prête à le saisir. Tels on voit Apollon et Daphné : l'espérance le rend léger, la peur la précipite. Mais, soutenu sur les ailes de l'amour, le dieu semble voler ; il poursuit la nymphe sans relâche, et, penché sur la fugitive, il est si près de l'atteindre, que le souffle de son haleine effleure ses cheveux flottants. Trahie par ses forces, elle pâlit enfin, et, succombant à la fatigue d'une course aussi rapide, elle tourne ses regards vers les eaux du Pénéée. « S'il est vrai, s'écrie-t-elle, que les fleuves participent à la puissance des dieux, ô mon père, secourez-moi. Et toi, que j'ai rendue témoin du funeste pouvoir de mes charmes, terre, ouvre-moi ton sein, ou détruis, en me changeant, cette beauté qui cause mon injure. » À peine elle achevait cette prière, que ses membres s'engourdissent ; une écorce légère enveloppe son sein délicat ; ses cheveux verdissent en feuillage, ses bras s'allongent en rameaux ; ses pieds, naguère si rapides, prennent racine et s'attachent à la terre ; la cime d'un arbre couronne sa tête ; il ne reste plus d'elle-même que l'éclat de sa beauté passée. Apollon l'aime encore, et, pressant de sa main le nouvel arbre, il sent, sous l'écorce naissante, palpiter le cœur de Daphné. Il embrasse, au lieu de ses membres, de jeunes rameaux, et couvre l'arbre de baisers, que l'arbre semble repousser encore : « Ah ! dit-il, puisque tu ne peux devenir l'épouse d'Apollon, sois son arbre du moins : que désormais ton feuillage couronne et mes cheveux et ma lyre et mon carquois. Tu seras l'ornement des guerriers du Latium, lorsqu'au milieu des chants de victoire et d'allégresse, le Capitole verra s'avancer leur cortège triomphal. Garde fidèle du palais

des Césars, tu couvriras de tes rameaux tutélaires le chêne⁽³⁵⁾ qui s'élève à la porte de cette auguste demeure ; et de même que ma longue chevelure, symbole de jeunesse, sera toujours respectée et du fer et des ans, je veux aussi parer ton feuillage d'un printemps éternel. » Il dit, et le laurier, inclinant ses jeunes rameaux, agita doucement sa cime : c'était le signe de tête de Daphné, sensible aux faveurs d'Apollon.

3 - II. Actéon métamorphosé en cerf.

Il était une montagne qu'Actéon avait souillée du sang des bêtes sauvages, déjà le soleil, au milieu de sa course, avait rétréci les contours des ombres, et s'élevait à une égale distance des deux limites qui bornent sa carrière, quand le jeune Actéon rappelle d'une voix douce les compagnons de ses fatigues, dispersés dans des sentiers escarpés. « Nos toiles, amis, et nos armes sont rougies du sang des animaux ; aujourd'hui la fortune a fait assez pour nous. Demain, lorsque l'Aurore, portée sur son char de pourpre, ramènera le jour, nous reprendrons nos travaux : en ce moment, Phébus s'éloigne également des deux extrémités de la terre, et ses brûlants rayons entr'ouvrent le sein des campagnes ; suspendez vos fatigues présentes, et pliez vos filets nouveaux. » Ses compagnons obéissent et abandonnent leurs travaux.

Là s'étendait une vallée ombragée de pins et de cyprès à la cime aiguë : Gargaphie est le nom de ce lieu, cher à Diane chasseresse ; au fond de ce vallon, et dans la sombre épaisseur du bois, s'ouvrait un antre où la main de l'art ne pénétra jamais ; mais le génie de la nature avait imité l'art, car c'est elle seule qui avait arrondi en voûte la pierre-ponce et le tuf léger. À droite murmure une source dont les eaux limpides coulent dans un lit peu profond, entre deux rives verdoyantes ; c'est là que la déesse des forêts, épuisée par les fatigues de la chasse, aimait à répandre une onde pure sur ses chastes attraites. Elle vient sous la grotte, et remet à la Nymphé, chargée de veiller sur ses armes, son javelot, son carquois et son arc détendu ; une seconde reçoit dans ses bras la robe dont la déesse s'est dépouillée ; deux autres détachent la chaussure de ses pieds ; plus adroite que ses compagnes, la fille du fleuve Ismène, Crocale rassemble et noue les cheveux épars sur le cou de Diane, tandis que les siens flottent en désordre. Néphèle, Hyalé, Rhanis, Psécas et

Phiale puisent de l'eau, et l'épanchent de leurs urnes profondes. Pendant qu'elles arrosent, selon la coutume, le corps de la déesse, tout à coup le petit-fils de Cadmus, qui, après avoir interrompu sa chasse, promenait au hasard ses pas incertains dans ce bois inconnu, arrive jusqu'à l'ancre où le guide sa destinée. À peine est-il entré dans la grotte où cette fontaine répand une fraîche rosée, que les Nymphes, honteuses de leur nudité à la vue d'un homme, se frappent le sein, remplissent la forêt de hurlements soudains, et, pressées autour de Diane, lui font un voile de leur corps ; mais la déesse, plus grande qu'elles, les dominait encore de toute la tête. Comme on voit un nuage placé vis-à-vis du soleil, et frappé de ses rayons, se nuancer de mille couleurs, comme brille la pourpre de l'aurore ; ainsi rougit Diane lorsqu'elle se vit exposée toute nue aux regards d'un homme. Bien que la foule de ses compagnes l'environne, elle ne laisse pas de s'incliner et de détourner le visage. Que n'a-t-elle ses flèches toutes prêtes ! Du moins elle s'arme de l'eau qui coule sous ses yeux, la jette au visage d'Actéon, et, répandant sur ses cheveux ces ondes vengeresses, elle ajoute ces mots, présage d'un malheur prochain : « Maintenant, va oublier que Diane a paru sans voile à tes yeux ; si tu le peux, j'y consens. » Là finit sa menace, et, sur la tête ruisselante d'Actéon, elle fait naître le bois d'un cerf vivace, allonge son cou, termine ses oreilles en pointe, change ses mains en pieds, ses bras en jambes effilées, couvre son corps d'une peau tachetée, et jette dans son âme une vive frayeur. Le héros prend la fuite et s'étonne lui-même de la rapidité de sa course. À peine a-t-il vu l'image de ses cornes dans les eaux où il avait coutume de se mirer : « Malheureux ! » veut-il s'écrier ; mais il n'a plus de voix, et ses gémissements lui tiennent lieu de paroles ; des pleurs coulent sur son visage, hélas ! jadis humain ; dans son malheur, il ne lui reste que la raison. Quel parti prendre ? doit-il rentrer dans le royal palais, son ancienne demeure, ou se cacher au fond des forêts ? La crainte l'arrête d'un côté, et la honte de l'autre ; tandis qu'il délibère, ses chiens(9) l'ont aperçu : Mélampe et le subtil Ichnobate, l'un venu de la Crète et l'autre de Sparte, donnent le premier signal par leurs abois ; à leur suite s'élancent, plus prompts que le vent rapide, Pamphagus, Dorcée et Oribase, tous trois de l'Arcadie ; le vigoureux Nébrophon et le féroce Théron avec Lélaps ; Ptérélas et Agré, également précieux, l'un par son agilité, l'autre par la finesse de son odorat ; Hylé, blessé naguère

par un sanglier farouche ; Napé, qu'un loup fit naître ; Pémenis, qui marchait autrefois à la suite des troupeaux ; Harpye, accompagnée de ses deux petits ; Ladon de Sicyone aux flancs évidés, et Dromas, et Canace, et Sticté, et Tigris, et Alcé ; Leucon, aussi blanc que la neige, et le noir Asbole, et le robuste Lacon ; Aello, infatigable à la course, et Thoüs, et l'Aigle ; Lycisque avec son frère Cyprius ; Harpale, dont le front noir est marqué d'une tache blanche, et Mélanée, et Lachné au poil hérissé ; Labres et Agriode, nés d'un père de Crète et d'une mère de Laconie ; Hylactor à la voix perçante, et vingt autres qu'il serait trop long de nommer. Cette meute, avide de curée, se précipite à travers des rochers inaccessibles, à travers des sentiers escarpés ou sans voie ; Actéon fuit dans ces mêmes lieux où tant de fois il a poursuivi les hôtes des forêts. Hélas ! il fuit les siens ! il voulait leur crier : « Je suis Actéon, reconnaissez votre maître. » La parole trahit sa volonté. Cependant les chiens font retentir l'air de leurs aboiements. Mélanchète lui fait au flanc la première blessure, Thérídamas la seconde, la dent d'Orésítrophe s'attache à son épaule. Ils étaient partis les derniers ; mais un sentier qui coupe la montagne leur permet de devancer la meute. Tandis qu'ils retiennent leur maître, elle arrive toute entière, et se jette à coups de dents sur Actéon. Bientôt il ne reste plus sur tout son corps de place à de nouvelles blessures ; il gémit, et si ses accents ne sont pas ceux d'une voix humaine, un cerf du moins ne saurait les faire entendre ; il remplit de ses cris lamentables les monts témoins de ses fatigues. Agenouillé, et dans une attitude suppliante, ne pouvant leur tendre les bras, il promène sur ses compagnons de muets regards. Cependant ils excitent la troupe alerte par leurs cris accoutumés ; ils ignorent le sort d'Actéon, le cherchent des yeux, et, comme s'il était absent, l'appellent à l'envi. À ce nom d'Actéon, il retourne la tête et les entend se plaindre de son absence et de sa lenteur à venir contempler la proie qui lui est offerte. Hélas ! il n'est que trop présent ; il voudrait ne pas l'être, il voudrait être le témoin, et non pas la victime des cruels exploits de sa meute ! Les chiens, l'entourant de tous côtés, plongent leurs dents dans les membres de leur maître, caché sous la forme trompeuse d'un cerf, et les mettent en lambeaux.

Ce ne fut qu'en exhalant sa vie par ses nombreuses blessures qu'il assouvit, dit-on, le courroux de la déesse qui porte le carquois.

LES VOYAGES DE GULLIVER : VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNNMS

Jonathan Swift, 1721

Le 9 de mai 1711, un certain Jacques Welch entra, et me dit qu'il avait reçu ordre de monsieur le capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelque entretien avec lui, et lui faire quelques questions ; il refusa même de me dire le nom de celui qu'il appelait monsieur le capitaine. On me fit descendre dans la chaloupe, après m'avoir permis de faire mon paquet et d'emporter mes hardes. On me laissa mon sabre, et on eut la politesse de ne point visiter mes poches, où il y avait quelque argent. Après avoir fait environ une lieue dans la chaloupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnaient quel pays c'était. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le savons pas plus que vous ; mais prenez garde que la marée ne vous surprenne : adieu. Aussitôt la chaloupe s'éloigna.

Je quittai les sables, et montai sur une hauteur pour m'asseoir et délibérer sur le parti que j'avais à prendre. Quand je fus un peu reposé, j'avancai dans les terres, résolu de me livrer au premier sauvage que je rencontrerais, et de racheter ma vie, si je pouvais, par quelques petites bagues, par quelques bracelets, et autres bagatelles, dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, et dont j'avais une certaine quantité dans mes poches.

Je découvris de grands arbres, de vastes herbages et des champs où l'avoine croissait de tous côtés. Je marchais avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de flèche. Après avoir marché quelque temps, je tombai dans un grand chemin où je remarquai plusieurs pas d'hommes et de chevaux, et quelques-uns de vaches. Je vis en même temps un grand nombre d'animaux dans un champ, et un ou deux de la même espèce perchés sur un arbre. Leur figure me parut surprenante ; et quelques-uns s'étant un peu approchés, je me cachai derrière un buisson pour les mieux considérer.

De longs cheveux leur tombaient sur le visage ; leur poitrine, leur dos et leurs pattes de devant étaient couverts d'un poil épais : ils avaient de la barbe au menton comme des boucs, mais le reste de leur

corps était sans poil, et laissait voir une peau très-brune. Ils n'avaient point de queue : ils se tenaient tantôt assis sur l'herbe, tantôt couchés, et tantôt debout sur leurs pattes de derrière : ils sautaient, bondissaient, et grimpaient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes aux pattes de devant et de derrière. Les femelles étaient un peu plus petites que les mâles ; elles avaient de forts longs cheveux, et seulement un peu de duvet en plusieurs endroits de leur corps. Leurs mamelles pendaient entre leurs deux pattes de devant, et quelquefois touchaient la terre lorsqu'elles marchaient. Le poil des uns et des autres était de diverses couleurs, brun, rouge, noir et blond. Enfin, dans tous mes voyages je n'avais jamais vu d'animal si difforme et si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considérés, je suivis le grand chemin, dans l'espérance qu'il me conduirait à quelque hutte d'Indien. Ayant un peu marché, je rencontrai au milieu du chemin un de ces animaux qui venait directement à moi. À mon aspect il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, et parut me regarder comme une espèce d'animal qui lui était inconnue ; ensuite il s'approcha et leva sur moi sa patte de devant. Je tirai mon sabre et je frappai du plat, ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvaient appartenir. L'animal, se sentant frappé, se mit à fuir et à crier si haut qu'il attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, qui accoururent vers moi en me faisant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre, et me mis le dos contre, tenant mon sabre devant moi : aussitôt ils sautèrent aux branches de l'arbre, et commencèrent à décharger sur moi leur ordure ; mais tout-à-coup ils se mirent tous à fuir.

Alors je quittai l'arbre et poursuivis mon chemin, étant assez surpris qu'une terreur soudaine leur eût ainsi fait prendre la fuite ; mais, regardant, à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ : c'était la vue de ce cheval qui avait fait décamper si vite la troupe qui m'assiégeait. Le cheval, s'étant approché de moi, s'arrêta, recula, et ensuite me regarda fixement, paraissant un peu étonné : il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi. Je voulus avancer, mais il se mit vis-à-vis de moi dans le chemin, me regardant d'un œil doux, et sans me faire aucune violence. Nous nous considérâmes l'un l'autre pendant un peu de temps ; enfin je pris la hardiesse de lui mettre la main sur le cou pour le flatter, sifflant et

parlant à la façon des palefreniers lorsqu'ils veulent caresser un cheval ; mais l'animal superbe, dédaignant mon honnêteté et ma politesse, fronça ses sourcils et leva fièrement un de ses pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main trop familière. En même temps il se mit à hennir trois ou quatre fois, mais avec des accens si variés, que je commençai à croire qu'il parlait un langage qui lui était propre, et qu'il y avait une espèce de sens attaché à ses divers hennissements.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval qui salua le premier très-poliment ; l'un et l'autre se firent des honnêtetés réciproques, et se mirent à hennir en cent façons différentes, qui semblaient former des sons articulés : ils firent ensuite quelques pas ensemble, comme s'ils eussent voulu conférer sur quelque chose ; ils allaient et venaient en marchant gravement côte à côte, semblables à des personnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes ; mais ils avaient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que je ne m'enfuisse.

Surpris de voir des bêtes se comporter ainsi, je me dis à moi-même : Puisqu'en ce pays-ci les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes y soient raisonnables au suprême degré.

Cette réflexion me donna tant de courage, que je résolus d'avancer dans le pays jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelque habitant, et de laisser là les deux chevaux discourir ensemble tant qu'il leur plairait ; mais l'un des deux, qui était gris-pommelé, voyant que je m'en allais, se mit à hennir après moi d'une façon si expressive, que je crus entendre ce qu'il voulait : je me retournai et m'approchai de lui, dissimulant mon embarras et mon trouble autant qu'il m'était possible ; car, dans le fond, je ne savais ce que cela deviendrait : et c'est ce que le lecteur peut aisément s'imaginer.

Les deux chevaux me serrèrent de près, et se mirent à considérer mon visage et mes mains. Mon chapeau paraissait les surprendre, aussi bien que les pans de mon juste-au-corps. Le gris-pommelé se mit à flatter ma main droite, paraissant charmé et de la douceur et de la couleur de ma peau ; mais il la serra si fort entre son sabot et son paturon, que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers et mes bas leur donnaient de grandes inquiétudes ; ils les flairèrent et les tâtèrent plusieurs fois, et firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un

philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomène.

Enfin, la contenance et les manières de ces deux animaux me parurent si raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il fallait que ce fussent des enchanteurs qui s'étaient ainsi transformés en chevaux, avec quelque dessein, et qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avaient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avaient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits, et de ses manières. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes : Messieurs les chevaux, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendez toutes les langues ; ainsi, j'ai l'honneur de vous dire en la mienne que je suis un pauvre Anglais, qui, par malheur, ai échoué sur ces côtes, et qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous pour chercher quelque village ou quelque maison où je me puisse retirer. En reconnaissance, je vous offre ce petit couteau et ce bracelet.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention ; et quand j'eus fini, ils se mirent à hennir tour à tour tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissements étaient significatifs, et renfermaient des mots dont on pourrait peut-être dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot yahou, dont je distinguai le son sans en distinguer le sens, quoique, tandis que les deux chevaux s'entretenaient, j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force yahou ! yahou ! tâchant de les imiter. Cela parut les surprendre extrêmement ; et alors le gris-pommelé, répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le fallait prononcer. Je répétais après lui le mieux qu'il me fut possible, et il me parut que, quoique je fusse très-éloigné de la perfection de l'accent et de la prononciation, j'avais pourtant fait quelques progrès. L'autre cheval, qui était bai, sembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, et qui, étant réduit à l'orthographe anglaise, peut ainsi s'écrire Houyhnhnm. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot que dans celle du premier ; mais, après, quelques essais cela alla mieux, et les deux chevaux me trouvèrent de

l'intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu entretenus (sans doute à mon sujet), ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étaient abordés. Le bai me fit signe de marcher devant lui, ce que je jugeai à propos de faire jusqu'à ce que j'eusse trouvé un autre conducteur. Comme je marchais fort lentement, il se mit à hennir, hhuum, hhuum. Je compris sa pensée, et lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étais bien las et avais de la peine à marcher ; sur quoi il s'arrêta charitablement pour me laisser reposer.

CHAPITRE VII. Parallèle des yahous et des hommes.

Le lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fidèles que je fis alors de l'espèce humaine, et de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe qui avait déjà une si mauvaise opinion de tous les yahous ; mais j'avoue ingénument que le caractère des Houyhnhnms, et les excellentes qualités de ces vertueux quadrupèdes, avaient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvais les comparer à nous autres humains sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presque indignes de tout ménagement. D'ailleurs mon maître avait l'esprit très-pénétrant, et remarquait tous les jours dans ma personne des défauts énormes dont je ne m'étais jamais aperçu, et que je regardais tout au plus comme de fort légères imperfections. Ses censures judicieuses m'inspirèrent un esprit critique et misanthrope ; et l'amour qu'il avait pour la vérité me fit détester le mensonge, et fuir le déguisement dans mes récits.

Mais j'avouerai encore ingénument un autre principe de ma sincérité. Lorsque j'eus passé une année parmi les Houyhnhnms, je conçus pour eux tant d'amitié, de respect, d'estime et de vénération, que je résolus alors de ne jamais songer à retourner dans mon pays, mais de finir mes jours dans cette heureuse contrée, où le ciel m'avait conduit pour m'apprendre à cultiver la vertu. Heureux si ma résolution eût été efficace ! Mais la fortune, qui m'a toujours persécuté, n'a pas permis que je pusse jouir de ce bonheur. Quoi qu'il en soit, à présent que je suis en Angleterre, je me sais bon gré de n'avoir pas tout dit, et d'avoir caché aux Houyhnhnms les trois quarts de nos extravagances et de nos vices

: je palliais même de temps en temps, autant qu'il m'était possible, les défauts de mes compatriotes. Lors même que je les révélais, j'usais de restrictions mentales, et tâchais de dire le faux sans mentir. N'étais-je pas en cela tout-à-fait excusable ? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial quand il s'agit de sa chère patrie ?

J'ai rapporté jusqu'ici la substance de mes entretiens avec mon maître durant le temps que j'eus l'honneur d'être à son service ; mais, pour éviter d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour, il m'envoya chercher de grand matin, et, m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui (honneur qu'il ne m'avait point encore fait), il me parla ainsi : J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avez dit, soit à votre sujet, soit au sujet de votre pays. Je vois clairement que vous et vos compatriotes avez une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échu ; mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels, et pour en acquérir d'autres que la nature ne vous avait point donnés. Il est certain que vous ressemblez aux yahous de ce pays-ci pour la figure extérieure, et qu'il ne vous manque, pour être parfaitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité, et des griffes plus longues. Mais du côté des mœurs la ressemblance est entière. Ils se haïssent mortellement les uns les autres ; et la raison que nous avons coutume d'en donner est qu'ils voient mutuellement leur laideur et leur figure odieuse, sans qu'aucun d'eux considère la sienne propre. Comme vous avez un petit grain de raison, et que vous avez compris que la vue réciproque de la figure impertinente de vos corps était pareillement une chose insupportable, et qui vous rendrait odieux les uns aux autres, vous vous êtes avisés de les couvrir, par prudence et par amour-propre. Mais, malgré cette précaution, vous ne vous haïssez pas moins, parce que d'autres sujets de division qui règnent parmi nos yahous règnent aussi parmi vous. Si, par exemple, nous jetons à cinq yahous autant de viande qu'il en suffirait pour en rassasier cinquante, ces cinq animaux, gourmands et voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance, se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, et chacun d'eux veut manger tout ; en sorte que nous sommes obligés de les faire tous repâître à part, et même de lier ceux qui sont rassasiés, de peur qu'ils n'aillent se jeter sur ceux qui ne le sont pas encore. Si

une vache dans le voisinage meurt de vieillesse ou par accident, nos yahous n'ont pas plutôt appris cette agréable nouvelle que les voilà tous en campagne, troupeau contre troupeau, basse-cour contre basse-cour ; c'est à qui s'emparera de la vache. On se bat, on s'égratigne, on se déchire, jusqu'à ce que la victoire penche d'un côté ; et si on ne se massacre point, c'est qu'on n'a pas la raison des yahous d'Europe pour inventer des machines meurtrières et des armes massacrantes.

Nous avons, en quelques endroits de ce pays, de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos yahous sont fort amoureux. Lorsqu'ils en trouvent ils font leur possible pour les tirer de la terre, où elles sont ordinairement un peu enfoncées ; ils les portent dans leurs loges, et en font un amas qu'ils cachent soigneusement, et sur lequel ils veillent sans cesse comme sur un trésor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connaître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elles peuvent leur être utiles : mais j'imagine à présent que cette avarice de vos yahous dont vous m'avez parlé se trouve aussi dans les nôtres, et que c'est ce qui les rend si passionnés pour les pierres luisantes. Je voulus une fois enlever à un de nos yahous son cher trésor : l'animal, voyant qu'on lui avait ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force ; il entra en fureur et puis tomba en faiblesse ; il devint languissant, il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, jusqu'à ce que j'eusse donné ordre à un de mes domestiques de reporter le trésor dans l'endroit d'où je l'avais tiré. Alors l'yahou commença à reprendre ses esprits et sa bonne humeur, et ne manqua pas de cacher ailleurs ses bijoux.

Lorsqu'un yahou a découvert dans un champ une de ces pierres, souvent un autre yahou survient qui la lui dispute : tandis qu'ils se battent, un troisième accourt et emporte la pierre, et voilà le procès terminé. Selon ce que vous m'avez dit, ajouta-t-il, vos procès ne se vident pas si promptement dans votre pays, ni à si peu de frais. Ici, les deux plaideurs (si je puis les appeler ainsi) en sont quittes pour n'avoir ni l'un ni l'autre la chose disputée ; au lieu que, chez vous, en plaidant on perd souvent et ce qu'on veut avoir et ce qu'on a.

Il prend souvent à nos yahous une fantaisie dont nous ne pouvons concevoir la cause. Gras, bien nourris, bien couchés, traités doucement

par leurs maîtres, et pleins de santé et de force, ils tombent tout-à-coup dans un abattement, dans un dégoût, dans une mélancolie noire qui les rend mornes et stupides. En cet état ils fuient leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne sortent point, ils paraissent rêver dans le coin de leur loge et s'abîmer dans leurs pensées lugubres. Pour les guérir de cette maladie, nous n'avons trouvé qu'un remède, c'est de les réveiller par un traitement un peu dur, et de les employer à des travaux pénibles. L'occupation que nous leur donnons alors met en mouvement tous leurs esprits, et rappelle leur vivacité naturelle. Lorsque mon maître me raconta ce fait avec ses circonstances, je ne pus m'empêcher de songer à mon pays, où la même chose arrive souvent, et où l'on voit des hommes comblés de biens et d'honneurs, pleins de santé et de vigueur, environnés de plaisirs et préservés de toute inquiétude, tomber tout-à-coup dans la tristesse et dans la langueur, devenir à charge à eux-mêmes, se consumer par des réflexions chimériques, s'affliger, s'appesantir, et ne faire plus aucun usage de leur esprit livré aux vapeurs hypocondriaques. Je suis persuadé que le remède qui convient à cette maladie est celui qu'on donne aux yahous, et qu'une vie laborieuse et pénible est un régime excellent pour la tristesse et la mélancolie. C'est un remède que j'ai éprouvé moi-même, et que je conseille au lecteur de pratiquer lorsqu'il se trouvera dans un pareil état. Au reste, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oisif ; et, supposé qu'il n'ait malheureusement aucune occupation dans le monde, je le prie d'observer qu'il y a de la différence entre ne faire rien et n'avoir rien à faire.

Nos yahous, continua mon maître, ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, et la sucent avec un plaisir extrême, et sans se lasser. Alors on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler et faire des grimaces, tantôt jaser, danser, se jeter par terre, se rouler et s'endormir dans la boue.

Les femelles des yahous semblent redouter et fuir l'approche des mâles : elles ne souffrent point qu'ils les caressent ouvertement devant les autres ; la moindre liberté en public les blesse, les révolte, et les met en courroux : mais lorsqu'une de ces chastes femelles voit passer dans un endroit écarté quelque yahou jeune et bien fait, elle se cache aussitôt derrière un arbre ou un buisson, de manière pourtant que le jeune

yahou puisse l'apercevoir et l'aborder.

Aussitôt elle s'enfuit, mais regardant souvent derrière elle, et conduit si bien ses pas, que l'yahou passionné qui la poursuit l'atteint enfin dans un lieu favorable au mystère et à ses désirs. Là désormais elle attendra tous les jours son nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille aventure ne se présente à lui sur le chemin, et ne lui fasse oublier la première. Mais la femelle manque quelquefois elle-même au rendez-vous : le changement plaît des deux côtés, et la diversité est autant du goût de l'un que de l'autre. Le plaisir d'une femelle est de voir des mâles se terrasser, se mordre, s'égratigner, se déchirer pour l'amour d'elle ; elle les excite au combat, et devient le prix du vainqueur, à qui elle se donne pour l'égratigner dans la suite lui-même, ou pour en être égratignée ; et c'est par là que finissent toutes leurs amours. Ils aiment passionnément leurs petits : les mâles qui s'en croient les pères les chérissent, quoiqu'il leur soit impossible de s'assurer qu'ils aient eu part à leur naissance.

Je m'attendais que son honneur allait en dire bien davantage au sujet des mœurs des yahous, et qu'il ne lui échapperait rien de tous nos vices. J'en rougissais d'avance pour l'honneur de mon espèce, et je craignais qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui règnent parmi les yahous de son pays : ç'aurait été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos désirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, et où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux : vice odieux auquel les seuls yahous ont du penchant, et que la raison n'a pu étouffer dans deux de notre hémisphère.

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE

Gustave Flaubert, 1874

antoine

épouvanté.

Une terreur horrible me pénètre. Oh ! j'ai froid ! ma peau tremble sur mon corps !... comme il y en a ! on dirait une pluie qui suinte à larges gouttes ; il y en a par terre des traînées visqueuses avec des baves qui luisent.

le cochon.

Miséricorde ! ces vilaines bêtes-là vont m'avalier tout cru !

antoine.

Elles augmentent, sur ma tête, à mes côtés, partout, partout ; je n'ose marcher, car je roulerais sur ces corps qui se traînent, et en tombant j'écraserais avec mes mains ces choses molles qui palpitent ; et je n'ose respirer, car j'avalerais toutes ces ailes pointues qui vibrent ; elles sonnent dans mes oreilles... J'étouffe, je n'y vois plus, je n'entends plus... Qui donc souffle ces haleines, puantes comme un brouillard d'hiver ? Quels grincements ! quels soupirs ! Je vois des gros yeux qui tournent, des membres qui se tordent, des seins qui bondissent comme des vagues, et des hommes légers plus transparents que des bulles d'air.

En effet, des formes de toute sorte paraissent, semblant se dédoubler les unes de dedans les autres ; à mesure qu'elles augmentent, elles deviennent plus distinctes.

les sciapodes.

Nous sommes les Sciapodes paresseux, qui, tout à plat sur le dos, vivons à l'abri de nos pieds larges comme des parasols ; la cuisse droite levée en l'air, les bras contre le corps, nous restons sans agir ; nos chevelures ont poussé comme des lierres et, s'étalant sur le sol, s'y sont accrochées par des racines. Notre ciel et notre horizon, c'est le dessus de nos pieds ; nous regardons le soleil à travers eux, nos veines qui s'entrecroisent et notre sang rose qui circule.

antoine.

Ils sont peut-être heureux ces drôles-là !

les nisnas.

Nous n'avons qu'un œil, qu'une joue, qu'une narine, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié du corps, qu'une moitié du cœur, n'étant que des moitiés d'homme ; et nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de maisons, avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d'enfants. Nous avons au patron de nous-mêmes arrangé toutes choses, pour qu'elles puissent tenir dans nos demi-cerveaux ; il faut que les gazons soient raccourcis et que les chiens soient tondus.

les astomi.

Prenez garde ! ne soufflez pas trop fort, vous nous feriez mourir ; notre vie ne tient à rien, les gouttes de pluie qui tombent creusent des trous sur notre crâne, un grain de poussière nous écrase. Délicats et vaporeux, nous nous nourrissons de lumière, de parfums, de musique ; mais les fortes odeurs nous donnent des maladies, les ténèbres nous rendent fous, les sons faux nous déchirent.

les blemmyes.

Eh bien ! nous autres, nous sommes gaillards et bien portants. N'ayant point de tête, nos épaules en sont plus larges, et il n'y a pas de mulet, de chameau, de bœuf, ni de rhinocéros en bronze qui soit capable de porter ce que nous portons. Le mal de dent nous est inconnu, puisque nous n'avons pas de mâchoire ; rien ne nous scandalise la vue, puisque nous n'avons pas d'yeux.

Des espèces de traits et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines, voilà tout ! À la place de l'estomac, nous sentons bien, il est vrai, grouiller quelque chose ; nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, repose en paix dans les chyles intérieurs. D'un mouvement sec et toujours le même, comme celui de la navette qui glisse sur son métier, et qui n'est navette que pour cela et qu'à cause de cela, nous marchons droit notre chemin ; rien ne nous distingue, ne nous égare, ne nous arrête ; nous traversons toutes les fanges ; sans y tomber nous côtoyons les abîmes, car le vertige n'est

pas pour nous, et c'est là ce qui fait que nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux et les plus vertueux.

antoine.

Mais qui soupire ainsi avec des bruits de baisers et des gémissements mélancoliques ?

le cochon

reniflant.

Tiens ! on sent bon, on dirait l'odeur des marronniers.

l'hermaphrodite

à plat ventre sur son matelas.

Je languis, mon cœur bat, j'espère, je me retourne, je m'agite, j'ai beau baiser mes bras et humer mes membres, je n'apprends rien de ce que cherche mon désir. J'ai vu dans les sources que ma figure était belle, mes cheveux pourtant ne descendent point jusqu'à mon dos. Pourquoi donc mes cuisses sont-elles grêles et mes hanches si larges ? Je voudrais sur la poitrine avoir du poil comme les satyres. Oh ! si j'étais femme, que je palperais mes seins charnus ! j'ai passé toute la nuit à regarder ma chair.

Il me semble toujours que dans les plis de mon corps va se découvrir peut-être un sexe inattendu... Viens, viens, toi que je ne sais pas ! cherche sur moi, fais attention. Je t'aimerai, sous ta lèvre douce écloront les félicités inconnues qui me tiennent en angoisse.

les pygmées.

Petits bonshommes, nous grouillons sur la terre comme la vermine sur le dos d'un gueux ; nous avons chaud, nous nous tassons, nous pullulons, nous engendrons ; notre race est éternelle. On a beau nous détruire, nous écraser sous l'ongle, nous brûler, nous noyer dans l'eau, nous abattre à coups de rotin, nous reparaissons continuellement, toujours plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

Notre empire est superbe ; avec bonne chance on y fait fortune, avec un caractère on s'y trouve heureux. Nous avons des penseurs, des vidangeurs, des courtisanes, des naturalistes et des chapeliers ; on sort

et l'on rentre, on s'attable et l'on rit, on se couche, on se chamaille, et l'on s'aime ; on a des idées, on raisonne, on s'exalte ; les coquilles de noix traversent le ruisseau, les matelots sont pâles, car la tempête est affreuse ; les chasseurs, dans l'herbe, font la chasse aux puces ; et sous l'arbre qui nous abrite, des révolutions se passent, sans troubler le moineau qui chante dans son feuillage ni les fourmis qui se traînent sur son écorce.

Vois-tu nos maisons, nos ponts, nos aqueducs, nos régiments, nos forums ? Vois-tu à la classe les marmots pygmées qui étudient, les maîtres pygmées qui braillent, les petits livres, les petites plumes ? Vois-tu les pygmées-poètes chantant les pygmées-rois, et les pygmées-voleurs, les pygmées-dédaigneux et les pygmées-sombres, les pygmées-médecins qui vont voir les pygmées-malades ? ils leur tâtent le pouls, ils s'assoient, le malade tire la langue, le médecin roule des yeux, il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d'argent qu'il fourre dans sa petite poche, pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde, d'un air triste, partir son petit médecin ; il vient un petit prêtre, et le petit malade crève, et le petit médecin dîne. Alors on fait un petit coffre, on répand de petites larmes, et avec une petite pompe, on va, dans un petit coin de terre, mettre pourrir la petite charogne.

les cynocéphales

à tête de chien, vivent dans les bois en poussant des cris terribles.

Nous courons après les chèvres, nous les déchirons avec nos ongles, nous dévorons leur chair, nous nous couvrons de leurs peaux ; nous grimpons dans les arbres pour attraper les nids ; nous supons les œufs, nous plumons les oiseaux et nous mettons sur notre tête leurs nids renversés pour nous faire des bonnets. S'il passe un tigre ou quelque léopard, nous sautons à cheval sur lui, nous nous accrochons à ses oreilles et nous galopons ensemble. Ou bien, quand les bergers à midi dorment à l'ombre sous les arbres, du haut des branches alors nous lâchons sur eux nos ordures, ou les écrasons dru en leur lançant des fruits. Malheur à la vierge qui va seule aux fontaines ! les hurleurs la saisissent et la violent avec plaisir ; elle avait rêvé d'autres caresses que nos bras, d'autres baisers que nos morsures ! tant pis ! Vive la joie ! hardi ! compagnons, faisons claquer nos dents blanches ! agitez les feuillages !

le sadhuzag

grand cerf noir à tête de bœuf.

Moi aussi, je suis l'hôte de la forêt. Enchanteur mélodieux des peuples qui l'habitent, mes soixante-douze andouillers qui couronnent ma tête sont creux comme des flûtes, je les abaisse et je les dresse à volonté... Tiens !

Il fait remuer son bois en avant et en arrière.

Quand je me tourne vers le vent d'ouest et que je les incline sur mes épaules, il en sort des sons qui font venir à moi les bêtes ravies. Alors accourent ensemble la gazelle aux yeux bleus, l'éléphant, l'épervier, les buffles sortant de la vase, le rhinocéros qui se hâte, le renard, les singes, les chats sauvages, les ours ; les chevreuils avec leurs petits s'assoient en rond autour de moi, les serpents montent à mes jambes, les guêpes se collent dans mes narines, et les perroquets, les colombes et les ibis, pour mieux entendre, se tiennent perchés sur mes rameaux...
Écoute !

Il renverse son grand bois, d'où sort aussitôt une mélodie ineffable.

antoine.

Quels sons ! qu'a donc mon cœur ? il se détache et il vibre. Est-ce que cette mélodie va l'emporter avec elle ?

le sadhuzag.

Mais quand je me tourne vers le vent d'est et que j'incline devant moi mon bois, touffu comme un bataillon de lances, il en part un bruit terrible et tout fuit : les oiseaux à tire d'aile, les bêtes féroces au grand galop, les reptiles pressant leurs anneaux. Sous le vent qui sort de moi, les arbres se courbent de terreur, les torrents s'arrêtent, le calice des lotus s'éclate en morceaux, la terre se fend, et les herbes de la savane se hérissent toutes droites comme la chevelure d'un homme épouvanté...
Écoute !

Il abaisse en avant ses rameaux, d'où sort une musique épouvantable.

antoine.

Tout craque, tout hurle, ça siffle dans ma tête comme l'ouragan dans uneasure en ruines ; il me semble que je vais mourir. Est-ce que c'est la fin du monde ?

La licorne

caracolant autour de saint Antoine en hennissant.

Vois comme je suis jolie ! j'ai des sabots d'ivoire, des dents d'acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front est blanche par le bas, noire au milieu, rouge au bout.

Des plaines de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie, je vais, je cours, je reviens. Aux poils de mes paturons il s'est accroché des plantes du nord et du midi, un sillon de feu se fait sur mon passage, je dépasse les autruches ; je vais si vite que je traîne le vent.

Je bois aux cascades, je frotte mon dos contre les palmiers, je me roule dans les bambous ; d'un bond j'aime à sauter les fleuves, et quand je passe par Persépolis je m'amuse à casser avec ma corne la figure des rois qui sont sculptés dans la montagne.

La licorne piaffe, saute, rue, hennit.

le griffon

lion à bec d'aigle, garni d'ailes blanches ; il a le dos noir, le cou bleu, la poitrine orange.

Moi, je sais les cavernes où ils dorment, les rois oubliés ; ils sont assis sur leur trône, avec la tiare et le manteau ; une chaîne qui sort de la muraille leur tient la tête droite, et leur sceptre est sur leurs genoux ; à côté d'eux, dans des auges de porphyre, les femmes qu'ils ont aimées nagent avec leurs habits dans des liquides inconnus. Dans des salles constellées d'étoiles leurs trésors sont rangés par losanges, par tas et par pyramides ; il y a des lingots qu'on soulèverait avec des leviers, des tonnes pleines d'or, des bassins d'argent qui renferment des diamants. Je suis le gardien de ces merveilles monstrueuses : debout sur les collines chenuës, la croupe adossée à la porte du souterrain, la griffe en l'air et veillant jour et nuit, sans cesse, j'épie pour les dévorer ceux qui voudraient venir. C'est un pays blanchâtre, sans verdure et sans rivière, garni de précipices, immobile et ravagé ; le cil noir s'étend sur la vallée,

où les ossements des voyageurs s'égrènent en poussière. Cependant si tu veux...

le phénix

planant, arrête son vol ; il a des ailes d'or et deux étoiles à la place des yeux.

Là-haut...

Il renverse son col et montre le ciel.

Là-haut est ma demeure, j'y monte sur un rayon de soleil, au milieu des feux célestes je traverse les firmaments ; je vois passer les météores, les planètes faire leur danse avec les satellites qu'elles conduisent ; je suis, sur l'azur, les sillons argentins de la voie lactée répandue, et j'effleure de l'aile des plages lumineuses où je vais becquetant des étoiles.

Quand je suis fatigué, je me couche dans la lune en courbant mon corps selon sa forme ovale. Poussée par les brises, elle me porte assoupi, et j'achève de m'endormir à son bercement monotone. Parfois je la serre dans mes griffes ou la prends à mon bec, et à grands coups d'aile je la traîne par les espaces ; c'est alors qu'elle court si vite, s'arrêtant sur les sommets, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, comme une chèvre vagabonde qui broute en liberté dans sa vaste plaine bleue. Durant les calmes nuits as-tu vu sur la mer rouler parmi les flots les paillettes d'or de ma queue qui plongeait dans l'eau ?

Mais quand les jours sont accomplis, quand les astres tournent lentement sur leurs essieux usés, et que la flamme des soleils ne peut plus réchauffer mon sang appauvri, je vais dans l'Yémen prendre la myrrhe fraîche, dont je fais mon nid funèbre que je dépose en un lieu solitaire, révélé par mes ancêtres. Alors je ferme mes plumes et je me mets à mourir. La pluie d'équinoxe tombant sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore ; il tressaille, il se gonfle, un ver informe paraît dans la poudre grise, il lui vient des ailes, il lève la tête, il s'envole, c'est le Phénix, fils ressuscité du père ; il entonne dans l'immensité l'hymne de la vie éternelle. Des astres nouveaux s'ouvrent au sein des cieus ; un soleil plus jeune éclaire un monde plus fort, et les sphères paresseuses se remettent à tourner.

Le Phénix fait des cercles enflammés autour de la tête de saint Antoine, il tombe des gouttes de feu, des étincelles jaillissent ; d'autres

animaux arrivent, vipères, chats-huants, hiboux, serpents à triple dard, bêtes cornues, monstres ventrus.

le cochon.

Que je suis malade ! comme je souffre ! qu'ils me tourmentent ! ils sont tous déchaînés contre moi. Oh ! la la ! ah ! ah ! ah !

Il court de côté et d'autre pour échapper aux animaux qui le poursuivent.

Je suis brûlé, asphyxié, étranglé ; je crève de toutes les façons, on me tire la queue, on me déchire les oreilles, on me perce le ventre, on me crache du venin dans l'œil, on me lance des cailloux, on m'abîme, on m'écorche le dos, et j'ai un aspic qui me mord la verge !

antoine

pleurant.

Mon pauvre cochon ! mon pauvre cochon !

le basilique

gigantesque serpent violet à crête trilobée, s'avancant droit en l'air. Prends garde ! tu vas tomber dans ma gueule ; tout y entre, car je suis le fascinateur, l'irrésistible péril, le dévorateur universel. Si j'avance dans les fleuves, l'eau bouillonne, les rochers où je me pose éclatent, les arbres où je m'enroule s'enflamment, la glace se fond sous mon regard, et quand je passe dans les cimetières, les os des morts se mettent à sauter dans leurs tombeaux comme des marrons dans la poêle.

Et ce n'est pas parce que j'ai faim, c'est parce que j'ai soif que je dévore ainsi. Moi-même je suis brûlé sans relâche, et je cherche partout quelque chose pour me rafraîchir. Ainsi j'ai bu, sans m'en trouver mieux, l'eau des rivières, la rosée des prairies, la sève des plantes, le sang des bêtes ; rien n'y fait. J'ai beau boire des larmes, du soufre, du vitriol, du vin et de la lave, j'ai toujours soif, je suis feu, je bois du feu, mais le feu me fait mal, mais le feu m'attire... Tiens ! ça me reprend, il faut que j'avale ta moelle et que je pompe ton cœur ; je n'ai qu'à aspirer, il va venir de lui-même. J'ai deux dents, une en haut, une en bas, tu vas sentir comme ça pince bien au cœur... au cœur...

Le Basilique ouvre la gueule et fait une vaste aspiration, qui

attire la poussière, les insectes et les animaux, tel qu'un courant d'air irrésistible ; la robe d'Antoine claque au vent comme un drapeau, il se cramponne des pieds tant qu'il peut pour ne pas succomber.

Des moucheron bourdonnent, les serpents sifflent, les bêtes féroces aboient, de grosses lucioles brillent par terre ; on entend bruire des mâchoires, sonner des écailles, reniffler des narines.

le martichoras

lion de couleur cinabre, à figure humaine ; il a trois rangées de dents en forme de peigne, une queue de scorpion et des yeux glauques.

Je cours après les hommes, je les saisis aux reins, je bats leur tête contre les rochers jusqu'à ce que la cervelle en saute, je la mange tout seul, à mon aise, allongé sur leur cadavre, me léchant les babines dans la fosse où j'habite.

Ils ont cru, en entendant un bruit de flûte et de trompette, que c'était sans doute quelque cohorte guerrière qui passait au loin en poussant des fanfares ; puis ils se sont approchés pour voir. Pas du tout ! c'était moi qui hurlais pour les faire venir. Alors je les déchire avec mes ongles, je les étouffe avec ma queue, je les dévore avec mes dents ; mes ongles sont tordus en vrilles, ils restent dans les chairs, mais il m'en repousse d'autres au bout des pattes ; mes dents sont taillées en scie, elles cassent la pierre, coupent le bois, traversent le marbre ; ma queue, que je dresse, abaisse, contourne, étends, est garnie de dards aigus que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière ; ils traversent les boucliers, pénètrent les murailles, sont envenimés comme la dent des crotales, plus rapides que des phalariques.

Le Martichoras déploie ses ongles, grince des dents, et jette les épines de sa queue qui se suivent en fusées.

Antoine, sans parler, sans remuer, reste fixe à écouter toutes ces voix diverses et à regarder toutes ces figures.

le catoblepas

corps de taureau, terminé par une tête de sanglier, si pesante qu'elle tombe à terre et qu'il ne peut la bouger ; un cou mince et flasque comme un boyau vidé la rattache à ses épaules ; une crinière cendrée à poils durs lui couvre le visage ; il est couché sur le ventre, le groin dans

le sable ; on lui voit à peine le bout de ses pieds, qui paraissent être tout au plus des rudiments informes.

Me dérange qui voudra ! je ne bouge. Toujours je reste ainsi, à sentir sur mon dos la chaleur cuisante du soleil et sous mon ventre la chaleur douce de la terre ; ma tête est si lourde que je ne peux la lever, je la roule au bout de mon cou ; la mâchoire entr'ouverte j'arrache les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine, cela fait autour de moi un demi-cercle pâle ; mais je mange si lentement qu'elles ont le temps de repousser d'un côté pendant que je suis à brouter l'autre. Une fois pourtant, à force de me lécher les pieds, je me les suis dévorés sans m'en apercevoir. Personne n'a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, Antoine, mes paupières grasses, et que tu aperçusses mes prunelles, ne fût-ce que l'instant d'un éclair, de suite tu mourrais !

antoine.

Oh ! oh ! celui-là !

La voix lui manque.

Eh bien ?

Un long silence.

Si j'allais avoir envie de les regarder, ces yeux !... pas maintenant, non... Mais si l'envie m'en prenait pourtant ? Songer qu'il ne faut qu'une minute, la tentation d'un instant, l'épaisseur d'un cheveu ! Oh ! oh ! non, non, non !... Mais... mais c'est qu'elle me vient, il me semble ? Ah ! j'en ai envie, et il va... Oh !... quoi ?... qu'est-ce ? j'entends des grandes eaux qui se précipitent, un vent salé sèche la sueur de mon front, il me semble que l'on marche sur des coquilles.

Il voit venir à lui des crabes aux pinces crochues, des oursins garnis de piquants, des dauphins verts, des poissons endentés ouvrant la bouche et roulant des yeux, s'avançant sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent en faisant crier la charnière de leurs coquilles, des seiches crachant leur liqueur noire, des cétagés soufflant par leurs événements, des cornes d'Ammon se déroulant comme des câbles, et des quadrupèdes couverts de poils glauques, qui se dandinent avec lenteur en balançant sur leurs têtes des goémons humides. Ça et là des phosphorescences verdâtres sautillent entre les plis des nageoires, au

bord des ouïes palpitantes, sur la crête tranchante des dos, bordent comme des cercles le tour des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre comme de grandes lignes d'émeraude enflammées qui s'entre-croisent.

les bêtes de la mer.

Elles respirent bruyamment.

Nous sommes essouffées d'avoir gravi la montagne pour arriver jusqu'ici ; la poussière de la route a sali nos écailles, et nous tirons la langue comme des chiens hors d'haleine. Mais comme nous allons bientôt nous replonger dans l'eau, quand nous serons revenues ! Nous t'emmènerons, Antoine, nous n'avons fait le voyage que pour t'avoir. Oh ! tu seras bien, là-bas, sur les lits de varechs, par les vertes forêts où il y a des fucus plus grands que des chênes. Nous autres, nous passons entre leurs rameaux qui frissonnent au mouvement régulier des vagues profondes, ce sont d'autres feuillages, d'autres prairies, d'autres montagnes ; nous avons des demeures humides, avec des colonnettes de corail, des murs nacrés, et des ruisseaux plus clairs traînant des perles brillantes le long des bancs de gravier où viennent s'asseoir les baleines. Tu ne sais pas nos immensités liquides : la sonde des matelots n'est point descendue jusqu'à nous, des peuples divers habitent les couches de l'Océan ; les uns sont au séjour des tempêtes, il leur faut la longue écume se roulant sur la surface que rident les brises de terre ; d'autres nagent en plein dans la transparence des ondes froides, et sans remuer s'y tiennent suspendus ; d'autres, plus loin, frottent leurs poitrines contre le sable des bas-fonds, aspirent par leurs trompes l'eau des marées qui refluent, ou portent sur leurs épaules le poids des sources de la mer. Pareilles à des soleils découpés, des plantes toutes rondes abritent des animaux endormis ; leurs membres poussent avec les roches, le mollusque bleuâtre fait palpiter son corps inerte comme un flot d'azur. Nous vivons libres dans les solitudes salées, accomplissant les fonctions pacifiques de nos effrayantes existences ; le galet seul sait notre âge, et dans nos migrations, quand nous remontons en haut, nous trouvons que les continents ont changé de figure. Nous n'entendons que les eaux s'agiter entre elles, et sur le dôme qui nous abrite nous regardons passer la quille des navires, comme des astres noirs qui glissent en silence.

antoine

stupéfait.

Quelle quantité ! quelle variété ! quelles formes ! il y en a dans la mer, il y en a dans la terre, il y en a dans l'air !... Mais je ne vois pas tout... elles arrivent, elles tourbillonnent, elles s'amassent, les unes pareilles, les autres dissemblables, petites, grandes, horribles, mélodieuses ; leurs regards ont des profondeurs où mon âme tourbillonne, on dirait que ce sont des âmes. À quoi leur servent tous ces organes ? comment vivent-elles ? pourquoi tout cela ? la drôle de chose ! la drôle de chose !

À mesure que saint Antoine regarde les animaux, ils grossissent, grandissent, s'accroissent, et il en vient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bouc ; le Phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler ; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur ; le Senagion, du pays de Dist, long d'un parasange ; le Senad à trois têtes, qui déchire ses petits en les léchant avec sa langue ; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours ; le serpent Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse ; le chien Cépous, dont les mamelles distillent une couleur bleue ; la Poephaga, cavale aux vertes narines, qui porte une chevelure de femme à la crinière ; le Porphyrus, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs ; le Presteros, qui rend imbécile par le toucher ; le Mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer.

Et d'autres, confus, pêle-mêle, glissant comme l'éclair, emportés comme des feuilles sèches ; il arrive des rafales hurlantes, pleines d'anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d'alligators portées sur des pattes de canard, des cous de cheval terminés par des vipères, des grenouilles velues comme des ours, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à tête de tigre, des chèvres à croupe d'âne, des ventres ailés qui voltigent comme des moustiques, des caméléons grands comme des hippopotames, des poulets à quatre pattes, des veaux à deux têtes dont l'une pleure et l'autre beugle, des fœtus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des chameaux à cornes de bélier, des anguilles sur des pattes de chevreuil, des chats rouges mâchant des mains humaines, des grappes d'abeilles se défilant comme

un chapelet, des plaques de teigne qui roulent comme des disques de gazon jaune, des corps de femmes ayant à la place du visage une fleur de lotus épanouie ; et puis des carcasses gigantesques remuant comme des rouages leurs articulations blanches, des végétations qui partent des poitrines telles que des rameaux de chair qui se divisent et s'entrecroisent, des aloès couverts de pustules roses, des limaces traînant leurs coquilles mouchetées, des polypes tout garnis d'yeux, s'accrochant par leurs bras, aspirant l'air par leurs trompes, contractant leurs gaines, ouvrant leurs trous dilatés, se gonflant, se développant, s'avancant.

Et ceux qui ont passé reviennent, ceux qui ne sont pas venus arrivent, ils tombent du ciel, sourdent de terre, dégringolent des rochers. Les Cynocéphales se mettent à aboyer, les Sciapodes se couchent, les Blemmyes travaillent, les Pygmées disputent, les Astomi sanglotent, la Licorne hennit, le Martichoras rugit, le Griffon frappe du pied, le Basilique siffle, le Phénix vole, le Sadhuzag pousse des sons, le Catoblepas soupire, la Chimère crie, le Sphinx gronde ; les bêtes marines se mettent à palpiter des nageoires, les reptiles à souffler leur venin, les crapauds à sauter, les moucheron à bourdonner ; les dents grincent, les ailes vibrent, les poitrines se bombent, les griffes s'allongent, les chairs clapotent ; il y en a qui accouchent, d'autres copulent, ou d'une seule bouchée s'entre-dévorent.

Tassés, pressés, étouffant par leur nombre, se multipliant à leur contact, ils grimpent les uns sur les autres. Et cela monte en pyramides comme une montagne, un grand tas remuant de corps divers, dont chaque partie s'agite de son mouvement propre, et dont l'ensemble complexe oscille d'accord, bruit et reluit à travers une atmosphère épaisse que raye la grêle, où tombent la neige, la pluie, la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de vent, des nuages de fumée et qu'éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil, des crépuscules verdâtres.

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE DU NECRONOMICON

Howard Phillips Lovecraft, 1927

Titre original *Al Azif* — *azif* étant le mot utilisé par les Arabes pour désigner ce bruit nocturne (fait par les insectes) que l'on suppose être le mugissement de démons.

Composé par Abdul Alhazred, un poète fou de Sanaá, au Yémen, dont on dit qu'il fleurissait à l'époque des califes Omeyyades, vers 700 ap. J.C. Il visita les ruines de Babylone et les souterrains secrets de Memphis, et passa dix ans seul dans le grand désert au sud de l'Arabie — le Rub al-Khali ou « Espace Vide » des anciens arabes — et le désert « Dahna » ou « Cramoisi » des arabes modernes, que l'on croit peuplé d'esprits protecteurs maléfiques et de monstres de mort. Sur ce désert, bien des merveilles étranges et incroyables sont racontées par ceux qui prétendent y avoir pénétré. Dans ses dernières années, Alhazred vécut à Damas, où le *Necronomicon* (*Al Azif*) a été écrit, et sur sa mort définitive ou sa disparition (738 ap. J.C.), bien des choses abominables et contradictoires ont été racontées. Ibn Khallikan (biographe du XIIe siècle) dit qu'il fut saisi en plein jour par un monstre invisible et horriblement dévoré devant un grand nombre de témoins glacés d'effroi. Sur sa folie, on raconte beaucoup de choses. Il prétendait avoir vu la fabuleuse Irem, la Cité des Piliers, et avoir trouvé sous les ruines d'une certaine ville sans nom du désert les annales bouleversantes et les secrets d'une race plus vieille que l'humanité. Il fut un musulman peu fervent et vénérait des entités inconnues qu'il appelait *Yog-Sothoth* et *Cthulhu*.

En 950 ap. J.C., l'*Azif*, qui avait atteint une diffusion considérable, bien que clandestine, parmi les philosophes de ce temps, fut traduit secrètement en grec par Théodore Philétas de Constantinople, sous le titre de *Necronomicon*. Pendant un siècle, il poussa certains expérimentateurs à d'abominables essais, quand il fut interdit et brûlé par le patriarche Michel. Après cela, on n'en entend plus parler que furtivement, mais Olaus Wormius (1228) fit une traduction latine au bas Moyen-Âge, et le texte latin fut imprimé deux fois — au XVe siècle

en lettres gothiques (à l'évidence en Allemagne), et au XVII^e siècle (probabl. Espagne) — ces deux éditions étant dépourvues de signes d'identification et n'étant localisées dans le temps et l'espace que par des preuves typographiques internes. L'œuvre, en latin comme en grec, fut interdite par le pape Grégoire IX en 1232, peu après la traduction latine qui attira l'attention sur elle. L'original arabe était perdu dès le temps de Wormius, comme l'indique sa note liminaire ; et nulle apparition de la copie grecque — qui fut imprimée en Italie entre 1500 et 1550 — n'a été signalée depuis l'incendie de la bibliothèque d'un certain homme de Salem en 1692. Une traduction anglaise, faite par le Dr. Dee, ne fut jamais imprimée et n'existe qu'à l'état de fragments récupérés à partir du manuscrit original. Sur les textes latins qui existent aujourd'hui, on sait que l'un (XV^e siècle) est sous clefs au British Museum, tandis que l'autre (XVII^e siècle) est à la Bibliothèque Nationale à Paris. Une édition du XVII^e siècle est à la bibliothèque Widener de Havard, et une à la bibliothèque de l'Université de Miskatonic d'Arkham. Également à la bibliothèque de l'Université de Buenos Aires. Il existe probablement de nombreuses autres copies secrètes et, selon une rumeur persistante, une copie du XV^e siècle fait partie de la collection d'un célèbre millionnaire américain. Une rumeur encore plus vague accrédite la préservation d'un texte grec du XVI^e siècle dans la famille Pickman de Salem ; mais s'il a été préservé, il s'est volatilisé avec l'artiste R. U. Pickman qui a disparu au début de l'année 1926. Le livre est rigoureusement interdit par les autorités de la plupart des pays et par toutes les branches ecclésiastiques organisées. Le lire conduit à d'abominables conséquences. C'est de rumeurs sur ce livre (dont relativement peu de personnes ont connaissance dans le grand public) que Robert W. Chambers aurait tiré l'idée de son roman *Le Roi en jaune*.

L'APPEL DE C'THULHU

Howard Phillips Lovecraft, 1928

Johansen, Dieu merci, ne savait pas tout à fait, même s'il avait vu la cité et la Chose, mais moi, il ne me sera plus possible de dormir jamais paisiblement, car je songerai aux horreurs qui demeurent tapies sans cesse derrière la vie, à travers le temps et l'espace, à ces blasphèmes impies venus d'étoiles plus anciennes qui rêvent sous la mer, connus et encouragés par un culte de cauchemar impatient et tout prêt à les lâcher sur le monde, dès qu'un autre tremblement de terre fera à nouveau remonter leur monstrueuse cité de pierre au soleil et à l'air. Le voyage de Johansen avait commencé exactement comme il l'avait dit à la Vice-Amirauté. L'Emma, sur lest, était sortie d'Auckland le 20 février, puis elle avait éprouvé la pleine force de la tempête née d'un tremblement de terre qui avait dû soulever du fond de la mer les horreurs qui avaient envahi les rêves des hommes. Une fois revenu sous contrôle, le bateau avançait bien quand, le 22 mars, il avait été arrêté par l'Alert, et je sentais quels avaient été les regrets du lieutenant lorsqu'il décrivait le bombardement subi et la manière dont il avait coulé. Des noirs suppôts du culte qui se trouvaient sur l'Alert, il parle avec une horreur significative. Il y avait une qualité particulièrement abominable en eux qui faisait que leur destruction était presque un devoir et Johansen montre un étonnement ingénu devant l'accusation de cruauté portée contre ses compagnons et lui, lors des délibérations de la commission d'enquête. C'est alors que poussés par la curiosité, les hommes poursuivent leur route sous la direction de Johansen dans le yacht qu'ils avaient capturé, aperçoivent un grand pilier de pierre qui sort de la mer et, par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest, tombent sur une côte faite de boues mêlées, de vase et d'une maçonnerie cyclopéenne, couverte d'algues, qui ne peut être que la substance tangible de la suprême terreur de la terre – la cité aux corps morts, la cité de cauchemar, R'lyeh, bâtie depuis des éons infinis, avant que toute histoire ne commence, par les formes immenses et repoussantes venues de sombres étoiles qui s'étaient infiltrées sur la terre. C'est là que reposent le grand Cthulhu et ses hordes, cachés dans des tombes vertes et gluantes. C'est de là qu'ils peuvent envoyer, enfin, après

d'incalculables cycles, les pensées qui répandent la frayeur dans les rêves des êtres sensibles, qu'ils en appellent impérieusement aux fidèles pour qu'ils accomplissent leur pèlerinage de libération et de restauration. Tout cela, Johansen ne le soupçonnait pas, mais Dieu sait qu'il allait bientôt en apprendre suffisamment. Je suppose que seul un sommet de montagne, la hideuse citadelle couronnée du monolithe où le grand Cthulhu était enterré, sortit en réalité des eaux. Quand je pense à l'étendue de tout ce qui peut être en train de nourrir des rêves là-dessous, je serais presque tenté de me supprimer tout de suite. Johansen et ses hommes furent impressionnés par la majesté cosmique de cette Babylone ruisselante des démons très anciens, et ils durent deviner sans aide qu'il y avait là quelque chose qui n'était ni de notre planète, ni d'aucune planète sensée. L'angoisse devant l'incroyable taille des blocs de pierre verdâtre, devant la hauteur vertigineuse du grand monolithe gravé, devant la stupéfiante identité des statues et des bas-reliefs colossaux avec l'étrange figurine trouvée dans la châsse à bord de l'Alert, est sensible, poignante même, dans chaque ligne de la description pleine d'effroi du lieutenant. Ignorant tout du futurisme, Johansen atteint quelque chose qui y ressemble fort lorsqu'il parle de la cité. Au lieu de décrire, en effet, des structures ou des bâtiments précis, il se contente d'insister sur les impressions générales de vastes angles et de surfaces de pierre – surfaces trop grandes pour appartenir à rien qui convienne ou soit approprié à cette terre, en outre, impies, car chargées d'horribles images sculptées et de hiéroglyphes. Je mentionne son évocation des angles, parce qu'elle me rappela une chose que Wilcox m'avait dite à propos de ses terribles rêves. Il avait précisé que la géométrie du lieu de rêve qu'il avait aperçu était anormale, non euclidienne, et qu'elle évoquait de façon abominable des sphères et des dimensions distinctes des nôtres. Et voilà qu'à présent un matelot illettré avait une réaction toute semblable au moment où il contemplait la terrible réalité. Johansen et ses hommes atterrirent sur une bande de boue en pente de cette monstrueuse acropole et ils grimèrent sur des blocs titanesques, glissants et limoneux, qui n'auraient jamais pu appartenir à des degrés faits pour des mortels. Le soleil même paraissait déformé dans le ciel lorsqu'on l'apercevait à travers les miasmes polarisants qui sourdaient de cette perversion trempée de mer, et la menace dénaturée, l'attente

angoissante se tapissaient en ricanant dans ces angles follement insaisissables de roches taillées où un second regard permettait de voir une concavité là où le premier avait révélé une convexité. C'est un sentiment très proche de la terreur qui s'était emparé de tous les explorateurs avant qu'ils n'aient rien vu de plus défini que de la roche, de la vase et des algues. Chacun d'eux aurait fui s'il n'avait craint d'encourir le mépris des autres et c'était avec peu d'empressement qu'ils avaient cherché – en vain, il est vrai – quelque souvenir à emporter. Ce fut Rodriguez, le Portugais, qui fit l'ascension du pied du monolithe et qui poussa un cri devant ce qu'il avait trouvé. Le reste le suivit et regarda avec curiosité l'immense porte de bois gravé avec le bas-relief de seiche-dragon, désormais familier. C'était, dit Johansen, comme une grande porte de grange, et ils se rendaient tous compte qu'il s'agissait d'une porte, étant donné le linteau, le seuil et les montants ornés qui l'encadraient, même s'ils étaient divisés quant à savoir si elle était montée à plat, comme une trappe, ou de biais, comme une porte de cellier. Ainsi que Wilcox l'avait déclaré, la géométrie de ce lieu était complètement erronée. On ne pouvait être certain que la mer et le sol se trouvaient bien à l'horizontale, ce qui expliquait que la position relative de tout le reste ait pu paraître d'une variabilité fantasmagorique. Briden poussa sur la pierre en différents endroits sans résultat. Donovan tâta alors délicatement le pourtour, pesant sur chaque point au fur et à mesure qu'il avançait. Il grimpa interminablement le long du grotesque chambranle de pierre – c'est-à-dire que l'on pourrait parler de grimper si la chose n'avait été, après tout, horizontale –, et les hommes se demandèrent comment il pouvait y avoir une porte aussi immense dans tout l'univers. Puis, très doucement, très lentement, le panneau de presque un demi-hectare commença à basculer vers l'intérieur, à partir du sommet. Ils virent ainsi qu'il était équilibré. Donovan glissa ou se propulsa comme il le put vers le bas, à moins que ce n'eût été le long du montant, puis il rejoignit ses camarades et tous observèrent l'étrange recul du portail monstrueusement gravé. Dans cette vision fantastique de distorsion prismatique, il se déplaçait de manière anormale en suivant la diagonale, si bien que toutes les règles de la matière et de la perspective en paraissaient bouleversées. L'ouverture était noire, d'une obscurité presque tangible. Ces ténèbres avaient, en vérité, une qualité

positive. Elles conservaient, en effet, dans l'ombre les parties des murs intérieurs qui auraient dû être révélées et elles commençaient même à cracher une sorte de fumée, née d'un emprisonnement vieux de tant d'éons, qui assombrissait visiblement le soleil au moment où celui-ci s'éloignait, furtif, dans le ciel rétréci et gibbeux, en battant ses ailes membraneuses. L'odeur qui s'élevait de ces profondeurs nouvellement découvertes était intolérable et Hawkins, enfin, qui avait l'oreille sensible, dit qu'il croyait percevoir tout en bas le son désagréable qu'auraient produit des pas sur un sol détrempé. Tous écoutèrent, et ils écoutaient tous encore lorsqu'Elle s'avança, pesante, et leur apparut au moment où Elle faisait glisser en tâtonnant Son immensité verte, gélatineuse, par l'ouverture noire, afin de gagner l'air pollué, sorti de cette cité de poison et de folie. La main du pauvre Johansen l'avait presque trahi quand il avait rédigé ceci. Des six hommes qui ne regagnèrent jamais le bateau, il pense que deux succombèrent tout bonnement à la peur en cet instant maudit. La Chose ne peut être décrite – il n'existe aucun langage pour traduire de tels abîmes de démence aiguë et immémoriale, d'aussi atroces contradictions de la matière, de la force et de l'ordre cosmique. Une montagne s'était mise en marche et progressait en trébuchant. Dieu ! Comment s'étonner que, de l'autre côté de la Terre, un grand architecte soit devenu fou et que le pauvre Wilcox ait déliré de fièvre, en cet instant télépathique ? La Chose des idoles, le vert, le gluant produit des étoiles, s'était réveillée pour venir réclamer ce qui lui appartenait. Les étoiles étaient à nouveau dans la juste position, et ce qu'un culte célébré depuis des âges n'avait pu faire à dessein, un groupe d'innocents marins l'avait fait par accident. Au bout de vingt millions d'années, le grand Cthulhu était à nouveau libre et ivre de joie.

LE PARADIS PERDU

John Milton, 1667

Traduction par François-René de Chateaubriand.

Et toi, ô Esprit ! qui préfère à tous les temples un cœur droit et pur, instruis-moi, car tu sais ! Toi, au premier instant tu étais présent : avec tes puissantes ailes éployées, comme une colombe tu couvas l'immense abîme et tu le rendis fécond. Illumine en moi ce qui est obscur, élève et soutiens ce qui est abaissé, afin que de la hauteur de ce grand argument je puisse affirmer l'éternelle Providence, et justifier les voies de Dieu aux hommes.

Dis d'abord, car ni le ciel ni la profonde étendue de l'enfer ne dérobent rien à ta vue ; dis quelle cause, dans leur état heureux si favorisé du ciel, poussa nos premiers parents à se séparer de leur Créateur, à transgresser sa volonté pour une seule restriction, souverains qu'ils étaient du reste du monde. Qui les entraîna à cette honteuse révolte ? L'inferral serpent. Ce fut lui dont la malice animée d'envie et de vengeance trompa la mère du genre humain : son orgueil l'avait précipité du ciel avec son armée d'anges rebelles, par le secours desquels, aspirant à monter en gloire au-dessus de ses pairs il se flatta d'égaliser le Très-Haut, si le Très-Haut s'opposait à lui. Plein de cet ambitieux projet contre le trône et la monarchie de Dieu, il alluma au ciel une guerre impie et un combat téméraire, dans une attente vaine.

Le souverain pouvoir le jeta flamboyant, la tête en bas, de la voûte éthérée ; ruine hideuse et brûlante : il tomba dans le gouffre sans fond de la perdition, pour y rester chargé de chaînes de diamant, dans le feu qui punit : il avait osé défier aux armes le Tout-Puissant ! Neuf fois l'espace qui mesure le jour et la nuit aux hommes mortels, lui, avec son horrible bande, fut étendu vaincu, roulant dans le gouffre ardent, confondu quoique immortel. Mais sa sentence le réservait encore à plus de colère, car la double pensée de la félicité perdue et d'un mal présent à jamais, le tourmente. Il promène autour de lui des yeux funestes, où se peignent une douleur démesurée et la consternation, mêlées à l'orgueil endurci et à l'inébranlable haine.

D'un seul coup d'œil et aussi loin que perce le regard des anges, il voit le lieu triste, dévasté et désert : ce donjon horrible, arrondi de

toutes parts, comme une grande fournaise flamboyait. De ces flammes point de lumière ! mais des ténèbres visibles servent seulement à découvrir des vues de malheur ; régions de chagrins, obscurité plaintive, où la paix, où le repos, ne peuvent jamais habiter, l'espérance jamais venir, elle qui vient à tous ! mais là des supplices sans fin, là un déluge de feu, nourri d'un soufre qui brûle sans se consumer.

Tel est le lieu que l'éternelle justice prépara pour ces rebelles ; ici elle ordonna leur prison dans les ténèbres extérieures ; elle leur fit cette part trois fois aussi éloignée de Dieu et de la lumière du ciel, que le centre de la création l'est du pôle le plus élevé. Oh ! combien cette demeure ressemble peu à celle d'où ils tombèrent !

Là bientôt l'archange discerne les compagnons de sa chute, ensevelis dans les flots et les tourbillons d'une tempête de feu. L'un d'eux se vautrait parmi les flammes à ses côtés, le premier en pouvoir après lui et le plus proche en crime : longtemps après connu en Palestine, il fut appelé Béalzébuch. Le grand ennemi (pour cela nommé Satan dans le ciel), rompant par ces fières paroles l'horrible silence, commence ainsi :

« Si tu es celui... Mais combien déchu, combien différent de celui qui, revêtu d'un éclat transcendant parmi les heureux du royaume de la lumière, surpassait en splendeur des myriades de brillants esprits !... Si tu es celui qu'une mutuelle ligue, qu'une seule pensée, qu'un même conseil, qu'une semblable espérance, qu'un péril égal dans une entreprise glorieuse, unirent jadis avec moi, et qu'un malheur égal unit à présent dans une égale ruine, tu vois de quelle hauteur, dans quel abîme nous sommes tombés ! tant Il se montra le plus puissant avec son tonnerre ! Mais qui jusqu'alors avait connu l'effet de ses armes terribles ! Toutefois, malgré ces foudres, malgré tout ce que le vainqueur dans sa rage peut encore m'infliger, je ne me repens point, je ne me change point : rien (quoique changé dans mon éclat extérieur) ne changera cet esprit fixe, ce haut dédain né de la conscience du mérite offensé, cet esprit qui me porta à m'élever contre le plus Puissant, entraînant dans ce conflit furieux la force innombrable d'esprits armés qui osèrent mépriser sa domination : ils me préférèrent à lui, opposant à son pouvoir suprême un pouvoir contraire ; et dans une bataille indécise au milieu des plaines du ciel, ils ébranlèrent son trône.

« Qu'importe la perte du champ de bataille ! tout n'est pas perdu. Une volonté insurmontable, l'étude de la vengeance, une haine immortelle, un courage qui ne cédera ni ne se soumettra jamais, qu'est-ce autre chose que n'être pas subjugué ? Cette gloire, jamais sa colère ou sa puissance ne me l'extorquera. Je ne me courberai point ; je ne demanderai point grâce d'un genou suppliant ; je ne défierai point son pouvoir qui, par la terreur de ce bras, a si récemment douté de son empire. Cela serait bas en effet : cela serait une honte et une ignominie au-dessous même de notre chute ! puisque par le destin la force des dieux, la substance céleste ne peut périr ; puisque l'expérience de ce grand événement, dans les armes non affaiblies, ayant gagné beaucoup en prévoyance, nous pouvons, avec plus d'espoir de succès, nous déterminer à faire, par ruse ou par force, une guerre éternelle, irréconciliable, à notre grand ennemi, qui triomphe maintenant, et qui, dans l'excès de sa joie, régnant seul, tient la tyrannie du ciel. »

Ainsi parlait l'ange apostat, quoique dans la douleur ; se vantant à haute voix, mais déchiré d'un profond désespoir. Et à lui répliqua bientôt son fier compagnon :

« Ô prince ! ô chef de tant de trônes ! qui conduisis à la guerre sous ton commandement les séraphins rangés en bataille ! qui, sans frayeur, dans de formidables actions, mis en péril le Roi perpétuel des cieux et à l'épreuve son pouvoir suprême, soit qu'il le tint de la force, du hasard ou du destin ; ô chef ! je vois trop bien et je maudis l'événement fatal qui, par une triste déroute et une honteuse défaite, nous a ravi le ciel. Toute cette puissante armée est ainsi plongée dans une horrible destruction, autant que des dieux et des substances divines peuvent périr ; car la pensée et l'esprit demeurent invincibles, et la vigueur bientôt revient, encore que toute notre gloire soit éteinte et notre heureuse condition engouffrée ici dans une infinie misère. Mais quoi ? Si lui notre vainqueur (force m'est de le croire le Tout-Puissant, puisqu'il ne fallait rien moins qu'un tel pouvoir pour dompter un pouvoir tel que le nôtre), si ce vainqueur nous avait laissé entiers notre esprit et notre vigueur, afin que nous puissions endurer et supporter fortement nos peines, afin que nous puissions suffire à sa colère vengeresse, ou lui rendre un plus rude service comme ses esclaves par le droit de la guerre, ici, selon ses besoins, dans le cœur de l'enfer, travailler

dans le feu, ou porter ses messages dans le noir abîme ? Que nous servirait alors de sentir notre force non diminuée ou l'éternité de notre être, pour subir un éternel châtement ? »

Le grand ennemi répliqua par ces paroles rapides :

« Chérubin tombé, être faible et misérable, soit qu'on agisse ou qu'on souffre. Mais sois assuré de ceci : faire le bien ne sera jamais notre tâche ; faire toujours le mal sera notre seul délice, comme étant le contraire de la haute volonté de celui auquel nous résistons. Si donc sa providence cherche à tirer le bien de notre mal, nous devons travailler à pervertir cette fin, et à trouver encore dans le bien les moyens du mal. En quoi souvent nous pourrions réussir de manière peut-être à chagriner l'ennemi et, si je ne me trompe, à détourner ses plus profonds conseils de leur but marqué.

HYPÉRION

John Keats, 1820

Traduction par Paul Gallimard.

Tout au fond de la tristesse d'une obscure vallée,
Dans une retraite éloignée de la brise vivifiante du matin,
Loin de l'ardent midi et de l'étoile solitaire du soir,
Était assis Saturne aux cheveux gris, immobile comme un roc,
Aussi muet que le silence planant autour de son repaire ;
Forêts sur forêts s'inclinaient autour de sa tête
Comme nuées sur nuées. Aucun souffle dans l'air,
Pas même autant de vie qu'il n'en faut un jour d'été,
Pour faire envoler de l'herbe effilée la graine la plus légère ;
Où la feuille morte tombait, là elle demeurait.
Un ruisseau coulait à côté sans voix, dont le susurrement était
encore assourdi

Par respect pour la divinité déchue

Qui projetait une ombre sur lui : une Naïade parmi ses roseaux
Pressait son doigt humide appuyé sur ses lèvres.

Le long du sable de la rive, de larges empreintes étaient marquées,
Aussi loin que les pieds du dieu avaient marché,

Puis s'étaient fixés là. Sur le sol détrempe
Sa main droite ridée reposait inerte, nonchalante, morte.
Privée de son sceptre ; et ses yeux de souverain détrôné étaient

clos ;

Tandis que sa tête penchée semblait écouter la terre
Son antique mère, attendant d'elle quelque consolation encore.

Il semblait qu'aucune force ne pût le faire mouvoir de sa place ;
Cependant vint là quelqu'un, qui d'une main familière
Toucha ses vastes épaules, après s'être courbé très bas
Avec déférence, quoique ce fut pour quelqu'un qui ne la
connaissait plus.

C'était une déesse du monde à son enfance ;
Auprès d'elle la stature de l'énorme Amazone
Aurait paru de la taille d'un pygmée : elle eût saisi
Achille par la chevelure et lui eût ployé le cou,
Ou, d'un doigt, eût arrêté la roue d'Ixion.
Sa face était grande comme celle du Sphinx de Memphis,
Hissée sur quelque piédestal dans la cour d'un palais,
Lorsque les sages étudiaient l'Égypte pour s'instruire.
Mais, oh ! comme cette figure différait du marbre !
Quelle beauté ! si la tristesse n'avait pas rendu
La tristesse plus belle que la Beauté elle-même !
Il y avait dans son regard une crainte aux aguets,
Comme si le malheur venait seulement de la frapper ;
Comme si les nuages, avant-gardes des jours néfastes.
Avaient épuisé leurs maléfices et les arrière-gardes acharnées
Allaient amasser péniblement leurs provisions de tonnerres.
D'une main elle pressait le point douloureux
Où bat le cœur humain, comme si juste là
Quoique immortelle, elle ressentait une cruelle souffrance :
L'autre main sur le cou penché de Saturne
Était appuyée, et au niveau de son oreille
Tendant ses lèvres ouvertes, elle proféra quelques mots
D'un ton solennel, avec la sonorité profonde de l'orgue :
Quelques mots désespérés qui dans notre faible langue

Se traduiraient à peu près en ces termes — O combien frères
En comparaison de la puissante voix des Dieux primitifs ! —

« Saturne, relève la tête ! Cependant pourquoi, pauvre
vieux Roi ?

Car je n'ai pas de consolation pour toi, non, je n'en ai pas :
Je ne peux pas dire : Oh pourquoi dors-tu ?

Puisque le ciel s'est séparé de toi, et que la terre
Ne te reconnaît plus, dans cette affliction, pour un Dieu :

L'Océan, aussi, avec son bruit solennel,
A rejeté ton sceptre, et toute l'atmosphère
Est vide de ta majesté surannée.

Ta foudre, sachant qui commande maintenant,
Gronde contrainte au-dessus de notre demeure en ruine,
Et ton éclair éblouissant entre des mains inexpérimentées
Dévaste et brûle notre domaine autrefois paisible.

O douloureuse époque ! minutes longues comme des
années !

Tout, pendant que vous passez, accroît la monstrueuse
vérité,

Et comprime tellement nos horribles angoisses
Que l'incrédulité n'a plus de champ pour respirer.

Saturne, continue à dormir — Oh! pourquoi, étourdissement
ai-je ainsi

Violé ton sommeil solitaire ?

Pourquoi ai-je rouvert tes yeux mélancoliques ?

Saturne, continue à dormir ! tandis qu'à tes pieds je pleure ! »

De même que, dans l'extase d'une nuit d'été,

Ces sénateurs des bois puissants dans leur verte parure,
Les chênes élevés, aux branches enchantées par l'ardeur
des étoiles,

Rêvent, et rêvent ainsi toute la nuit sans autre frémissement
Que celui de la brise qui s'enfle graduellement dans la
solitude,

Domine le silence, puis s'évanouit,

Comme une marée montante qui n'aurait qu'une vague ;

De même ces paroles retentirent, puis expirèrent ; un instant, en larmes,
Elle toucha la terre de son front hautain et loyal,
De façon que sa chevelure tombante pût étaler un tapis
Soyeux et merveilleux pour les pieds de Saturne.
La lune, en une lente gravitation, avait versé
Ses lueurs argentées quatre heures à travers la nuit,
Et toujours le groupe était demeuré immobile
Telle une sculpture naturelle dans la crypte d'une cathédrale :
Le Dieu glacé reposant toujours sur la terre,
Et la triste Déesse pleurant à ses pieds ;
Jusqu'à ce qu'enfin le vieux Saturne leva
Ses yeux flétris, et vit son royaume détruit,
L'aspect sombre et morne du lieu,
Et cette belle Déesse agenouillée ; alors il parla.
Comme avec une langue paralysée, tandis que sa barbe
Hérissée s'agitait d'un tremblement maladif :
« O tendre épouse du brillant Hypérion,
Théa, je te devine plutôt que je ne vois ta face ;
Lève les yeux pour que j'y lise notre condamnation :
Lève les yeux et dis-moi si cette forme fragile
Est bien celle de Saturne ; dis-moi si tu reconnais
La voix de Saturne ; dis-moi si ce front ridé,
Nu et dépouillé de son haut diadème
Ressemble bien à celui de Saturne ? Qui eut la puissance
De me plonger en cette détresse ? d'où vint cette force ?
Comment fut-elle préparée pour éclater tout-à-coup
Pendant que le Destin semblait emprisonné dans ma nerveuse
étroite ?

Mais c'est ainsi ; me voilà anéanti,
Rejeté dans l'ombre, n'exerçant plus aucun pouvoir divin
Ni aucune influence favorable sur les pâles planètes,
Ni de contrôle sur les vents et sur les mers,
Ni d'action bienfaisante sur les moissons des hommes,
Et privé de faire tout ce qu'une Déesse suprême
Accomplit pour soulager la tendresse de son cœur. Je suis chassé

De ma propre poitrine ; j'ai abandonné
Ma forte identité, mon moi véritable,
Quelque part entre le trône et le lieu où je suis assis,
Là à cet endroit de la terre. Cherche, Théa, cherche !
Ouvre tes yeux immortels, qu'ils embrassent
Tous les espaces : l'espace étoilé et celui qui est sans lumière,
L'espace qui contient l'air vivifiant et celui qui en est dépourvu ;
Les espaces de feu et tous les gouffres de l'enfer.
Cherche, Théa, Cherche ! et dis-moi si tu discernes
Quelque forme ou quelque ombre, arrivant
Impétueusement, avec des ailes ou sur un char, pour reprendre

possession

Du ciel perdu naguère : cela doit être, — c'est
A maturité — Saturne doit être Roi.
Oui, il faut qu'il ait une victoire resplendissante comme l'or,
Il faut qu'il y ait des Dieux renversés et des éclats de trompette
Dans un calme triomphe, et des hymnes de fête
Sur les nuages dorés de l'Olympe,
Des voix sereines qui proclament la victoire, et des cordes

d'argent

Qui résonnent dans de creuses écailles ; et il y aura
De belles choses renouvelées, pour l'étonnement
Des enfants du ciel. C'est moi qui ordonnerai ;
Théa ! Théa ! Théa ! Où est Saturne ? »

Dans son délire, il se remit sur pied,
Et ses mains s'agitaient dans l'air au-dessus de sa tête,
Ses boucles druidiques étaient secouées et trempées de sueur,
Ses yeux reflétaient la fièvre, sa voix s'éteignit.
Toujours debout, il n'entendait pas les profonds sanglots de Théa

;

Après un intervalle, il recommença à jeter
Ces exclamations : « Ne puis-je pas créer ?
Ne puis-je pas former ? Ne puis-je pas façonner subitement
Un autre monde, un autre univers
Pour écraser et réduire en poussière celui-ci ?

Où y a-t-il un autre chaos ? Où ? » Ce mot
Retentit jusque dans l'Olympe et fit frémir
Les trois rebelles ? Théa avait tressailli,
Et dans son attitude perçait une sorte d'espoir,
A mesure que ses phrases se précipitaient, pourtant pleines de
respect :

« Ceci mène à notre demeure détruite : viens vers nos amis,
O Saturne ! viens, et donne leur du courage ;
Je connais leur retraite, je l'ai quittée pour te trouver ici. »
Elle n'en dit pas plus long ; puis le suppliant du regard, elle
marcha

A reculons à travers l'obscurité pendant un instant.
Il suivit, et elle se retourna pour le guider
A travers les branches vermoulues, qui cédaient comme la brume
Que traverse l'aigle lorsqu'il s'élance au-dessus de son nid.

Pendant ce temps, dans d'autres royaumes de nombreuses larmes
étaient répandues,

Une affliction semblable à celle-ci, une souffrance semblable
Trop profonde pour être exprimée par la voix ou la plume d'un
mortel :

Les farouches Titans, soit dans leurs cachettes, soit dans les
prisons,
Gémissaient une fois de plus sur leur vieille fidélité,
Et, dans une douloureuse angoisse écoutaient la voix de Saturne.
Cependant, de toute cette lignée de géants, un seul conservait
encore

Sa souveraineté, son autorité et sa majesté ;
Hypérion, resplendissant au milieu de son orbe de feu
Était encore sur son trône, respirait encore l'encens, l'envoyant
De l'homme jusqu'au Dieu du soleil ; inquiet cependant :
Car de même, que parmi nous, humains, les tristes présages
Effraient et épouvantent, lui, de même frissonnait —
Non à cause du hurlement d'un chien, ou du nid délesté de
l'oiseau de nuit,

Ou de la visite familière de quelqu'un
Au premier tintement de son glas funèbre,
Ou des prophéties de la lampe à minuit ;
Mais des horreurs proportionnées à ses nerfs de géant
Le torturaient souvent. Son rutilant palais
Bastionné de pyramides d'un or étincelant,
Et que touchait l'ombre des obélisques de bronze,
Lançait des lueurs rouge sang à travers ses mille cours,
Ses voûtes, ses dômes, et ses galeries embrasées ;
Et toutes ces tentures tissées avec les nuages de l'Aurore
Rougeoyaient furieusement : tandis que parfois des ailes d'aigles
Que n'avaient jamais vus ni les dieux ni les hommes étonnés :
L'assombrissaient ; et des hennissements de chevaux étaient

entendus.

Que n'avaient jamais entendus ni les Dieux ni les hommes
étonnés.

De plus lorsqu'il voulait humer les tourbillons aromatisés
De l'encens, s'envolant dans l'éther du haut de la colline sacrée,
Au lieu d'odeurs agréables, son énorme palais ne percevait
Que le goût empoisonné du cuivre ou d'un métal corrompu :
De même, lorsque réfugié dans le sommeil à l'Occident,
Après le plein achèvement d'une belle journée, —
Pour gagner son divin repos sur une couche céleste
Et sommeiller dans les bras de la mélodie,
Il dépensait les heures plaisantes du délassement
A passer de salles en salles en colossales enjambées ;
Tandis qu'au loin dans chaque nef latérale et dans les chambres
profondes,

Ses favoris ailés se tenaient en groupes serrés
Attentifs et remplis de crainte, tels des gens inquiets
Qui se rassemblent en troupes terrifiées, par les vastes plaines,
Lorsque les tremblements de terre ébranlent leurs remparts et
leurs tours.

En ce moment même, pendant que Saturne, sorti de sa glaciale
léthargie.

Marchait sur les traces de Théa à travers les bois,

Hypérion laissant le crépuscule derrière lui
Redescendait sur le seuil de l'Ouest.
Alors, ainsi que d'habitude, la porte du palais s'ouvrit
Au milieu du silence le plus absolu, où seuls les solennels tubas,
Dans lesquels soufflaient gravement les zéphyrus, exhalèrent de

suaves

Et ailées sonorités, des mélodies au rythme lent :
Et semblable à une rose, pour la couleur vermeille et la forme,
Pour la finesse du parfum, et la fraîcheur qu'elle montrait,
Cette entrée conduisant à une sévère magnificence
Demeura largement ouverte pour que le Dieu y pénétrât.
Il entra, mais il entra plein de courroux ;
Sa robe de flammes traînant loin derrière ses talons
Faisait entendre un sifflement, comme d'un feu terrestre,
Qui effarouchait les douces heures éthérées,
Et faisait trembler les ailes des colombes. En avant il flamboyait
Majestueusement de nef en nef, de voûte en voûte,
A travers le scintillement des salles odorantes et enguirlandées
Et les longues arcades pavées de diamants éblouissants,
Jusqu'à ce qu'il gagnât la grande coupole principale ;
Là s'arrêtant, debout, farouche, il frappa du pied,
Et depuis les profondeurs des fondations jusqu'au faite des tours
Il ébranla sa demeure d'or massif ; puis avant
Que le roulement du tonnerre eût cessé dans les cintres,
Sa voix retentit, en dépit de la retenue que se doit un dieu,
Pour clamer : « O rêves du jour et de la nuit !
O formes monstrueuses ! O faces de douleur !
O spectres s'agitant dans une froide, froide obscurité !
O fantômes aux longues oreilles, hôtes des étangs aux herbes

sombres !

Pourquoi vous ai-je connus ? pourquoi vous ai-je vus ? pourquoi
Mon éternelle essence est-elle ainsi harcelée
Par la vue et le spectacle de ces nouvelles horreurs ?
Saturne est vaincu, dois-je aussi l'être ?
Dois-je quitter cet asile de mon repos,
Ce berceau de ma gloire, ce doux séjour,

Cette paisible abondance de lumière bienheureuse,
Ces pavillons de cristal, ces temples purifiés,
Qui forment mon radieux empire ? Tout est
Déserté, abandonné, tout ce qui fut ma retraite.
Eclat, splendeur, symétrie ! Où êtes-vous ?
Je ne distingue que ténèbres, mort et ténèbres.
Même ici, au centre de mon refuge,
Les visions spectrales viennent me tyranniser,
Pour insulter, aveugler, étouffer mon faste.
Tomber ! — Non, par Tellus et sa parure d'ondes salées !
Par delà les frontières de flamme qui bornent mes royaumes
J'avancerai et de ma redoutable droite
Je terrifierai cet enfant maître du tonnerre, ce Jupiter rebelle,
Et je demanderai au vieux Saturne de reprendre possession de son
trône. »

Il dit, puis se tut, tandis qu'une menace plus formidable
Luttait pour sortir de sa gorge, sans y parvenir ;
Ainsi, lorsque les hommes sont en foule dans les théâtres,
Le brouhaha augmente plus ils crient : « Hush »
De même aux paroles d'Hypérion, les livides fantômes
S'enfuirent, trois fois horribles et glacés :
Et du lieu, uni comme un miroir, où il parlait
S'éleva un brouillard, comme d'un lac couvert d'écume.

Alors, à travers tout son corps, une agonie
Se glissa peu à peu, des pieds jusqu'à sa couronne,
Avec la souplesse d'un serpent puissant et musculeux
Rampant lentement, la tête et le cou convulsés
Par suite d'un trop violent effort. Revenu à lui, il vola
Vers les confins de l'Orient, et pendant six heures brumeuses
Avant que l'aube, à l'heure habituelle, rougît l'horizon,
Il projeta son souffle impétueux contre les portes du sommeil
Les dégagea des lourdes nuées, et les fit éclater tumultueusement
Tout à coup sur les flots gelés de l'Océan.
L'astre de feu, sur lequel il parcourait
Chaque jour de l'Est à l'Ouest les espaces du ciel,

Décrivait une circonférence dans un sombre rideau de nuages ;
Il n'était donc pas tout à fait voilé, ni éclipsé, ni caché,
Mais de temps en temps les sphères étincelantes,
Les cercles, et les arcs, et les vastes ceintures des colures,
Brillaient au travers et dessinaient sur ce manteau opaque
Des éclairs aux formes délicates, depuis les profondeurs du nadir
Jusqu'au zénith — hiéroglyphes antiques,
Que les sages et les astrologues aux yeux exercés
Alors habitant la terre, à l'aide de laborieux calculs

Déchiffraient grâce aux observations de nombreux siècles :
Ils sont perdus maintenant, excepté ceux que nous trouvons sur
les énormes blocs

De pierre ou de marbre noir ; leur signification oubliée,
Leur sagesse, a depuis longtemps disparu. Deux ailes cet orbe
Possédait comme ornement, deux resplendissantes ailes en argent,
Toujours étendues à l'approche du Dieu.
Et maintenant, émergeant de l'obscurité, leurs plumes immenses
S'élevaient une à une, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes déployées ;
Tandis que le globe éblouissant demeurait éclipsé,
Attendant l'ordre d'Hypérion.

MAIN DE GLOIRE

arrangement du Petit Albert par Ar Soner, 1782

De la main de gloire dont se servent les scélérats voleurs, pour entrer dans les maisons de nuit sans empêchement.

J'avoue que je n'a jamais éprouvé le secret de la main de gloire; mais j'ai assisté trois fois au jugement définitif de certains scélérats qui confesserent à la torture s'être servis de la main de gloire dans les vols qu'ils avoient faits; & comme dans l'interrogatoire on leur demanda ce que c'étoit, & comment ils l'avoient eue, & quel en étoit l'usage, ils répondirent, premièrement, que l'usage de la main de gloire étoit de stupéfier & rendre immobiles ceux à qui on la présentoit, ensorte qu'ils ne pouvoient non plus branler que s'ils étoient morts; secondement, que c'étoit la main d'un pendu; troisièmement, qu'il falloit la préparer de la manière suivante. On prend la main droite ou la gauche d'un pendu exposé sur les grands chemins; on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, dans lequel on la presse bien pour lui faire rendre le peu de sang qui pourroit être resté; puis on la met dans un vase de terre avec du zimat, du salpêtre, du sel & du poivre long, le tout bien pulvérisé: on la laisse durant quinze jours dans ce pot; puis l'ayant tirée on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit devenue bien sèche; & si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four qui soit chauffé avec de la fougere & de la verveine; puis l'on compose une espece de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge & du sisame de Laponie, & l'on se sert de cette main de gloire comme d'un chandelier, pour y tenir cette chandelle allumée; & dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles; & sur ce qu'on leur demanda, s'il n'y avoit point de remede pour ce garantir de ce prestige, ils dirent que la main de gloire devenoit sans effet, & que les voleurs ne pourroient s'en servir si on frottoit le seuil de la porte de la maison, ou les autres endroits par où ils peuvent entrer, avec un onguent composé de siel de chat noir, de graisse de poule blanche & du sang de chouette, & qu'il falloit que cette confection fût faite dans la temps de la canicule.

MAIN DE GLOIRE

Dictionnaire infernal, Jacques Collin de Plancy, 1863

Main de gloire. Ce que les sorciers appellent main de gloire est la main d'un pendu, qu'on prépare de la sorte : on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, en la pressant bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté ; puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpêtre, du zimat et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On la laisse dans ce pot l'espace de quinze jours ; après quoi on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement desséchée : si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four chauffé de fougère et de verveine. On compose ensuite une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie ; et on se sert de la main de gloire, comme d'un chandelier, pour tenir cette merveilleuse chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles, et ne peuvent non plus remuer que s'ils étaient morts.

Il y a diverses manières de se servir de la main de gloire ; les scélérats les connaissent bien ; mais, depuis qu'on ne pend plus chez nous, ce doit être chose rare. Deux magiciens, étant venus loger dans un cabaret pour y voler, demandèrent à passer la nuit auprès du feu, ce qu'ils obtinrent. Lorsque tout le monde fut couché, la servante, qui se défiait de la mine des deux voyageurs, alla regarder par un trou de la porte pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils tiraient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent, et les allumaient, à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent, et cela parce que, comme elle le comprit, il n'y avait qu'elle des de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche et de sang de chouette, lequel onguent doit être fait dans la canicule.

LE PROPHÈTE, « DES ENFANTS »

Khalil Gibran, 1923

Et une femme qui portait un enfant dans ses bras dit :
« Parlez-nous des enfants. »

Et il dit :

Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même.
Ils viennent à travers vous mais non de vous.
Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.

Vous pouvez leur donner votre amour mais non vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.
Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes,
Car leurs âmes habitent la maison de demain,
que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves.

Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux,
mais ne tentez pas de les faire comme vous.
Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.

Vous êtes les arcs par qui vos enfants,
comme des flèches vivantes, sont projetés.
L'Archer voit le but sur le chemin de l'infini,
et Il vous tend de Sa puissance pour que Ses flèches
puissent aller vite et loin.

Que votre tension dans la main de l'Archer
soit pour la joie.
Car comme Il aime la flèche qui vole,
Il aime aussi l'arc qui est stable.

LE PROPHÈTE, « DU BIEN ET DU MAL »

Khalil Gibran, 1923

Vous êtes bons lorsque vous êtes en harmonie avec vous-même.
Pendant vous n'êtes pas mauvais lorsque vous n'êtes pas en harmonie.
Car une maison divisée n'est pas un repaire de voleurs : c'est seulement
une maison divisée.

Et un navire sans gouvernail peut errer sans but entre des îles
dangereuses, et pourtant il ne sombrera pas.

Vous êtes bons lorsque vous marchez vers votre but d'un pas ferme et
d'un cœur assuré.

Mais vous n'êtes pas mauvais quand vous y allez en boitant.
Car même ceux qui boitent ne vont pas en arrière.

Mais vous qui êtes forts et prompts, voyez que vous ne boitez pas
devant les boiteux, croyant montrer de la gentillesse.

Vous êtes bons de façons innombrables, et vous n'êtes pas mauvais
lorsque vous n'êtes pas bons,
vous n'êtes qu'oisifs et paresseux.

Hélas, les cerfs ne peuvent enseigner à la tortue à courir.

La N.U.I.E 25 est un concours d'écriture interactive en 3 semaines et une nuit, le 13 septembre 2025 . Sa deuxième édition a lieu avec la Journée Nationale des Artistes de la MDA.

Thème : Créature

Phrase : "je n'ai pas fini"
(doit être dite 3 fois)

Personnage : Un musicien punk

Accessoire : Masque

Interaction : Choisir un lieu



Le C.O.G

Le Cercle de l'Orbite Galactique